Assia Djebar

La soif

roman

JULLIARD



IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE SUR PUR FIL LAFUMA DES PAPETERIES

NAVARRE TRENTE EXEMPLAIRES NUMEROTES DE 1 A 30 PLUS

QUELQUES EXEMPLAIRES D'AUTEUR LE TOUT CONSTITUANT L'EDITON

ORIGINALE

IMPRIME EN FRANCE

ASSIA DJEBAR

LA SOIF

Roman

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I

Cet été-là, je retrouvai avec une indifférence morne, à la fois le soleil éclatant de

M***, et les estivants habituels, agglutinés par paquets et par familles

nombreuses, pour parader dans le bruit, la chaleur et la nudité. Trois mois par an,

ils prenaient ainsi leur ration de bon temps.

Quant à moi, je ne faisais que sommeiller sur le sable chaud, le matin, et

dans mon lit moite à l'heure des longues siestes. Il y avait bien les nuits fraîches

et claires, et le silence. Mais c'était plus fort que moi. Je trouvais je ne sais quel

goût amer à ce mois de juillet, et à cette plage épanouie comme une femme.

Je n'aimais pourtant pas la tristesse, ni le vague à l'âme. Et je venais d'avoir

vingt ans... Cette dernière année avait glissé comme les autres : le rythme léger

des sorties en groupe dans les cinémas et les casinos d'Alger, les surprise-parties

les dimanches pluvieux, les courses folles au vent dans des voitures nerveuses

comme de jeunes chevaux racés. Maintenant, c'était le vide en moi. J'avais déjà

connu de nombreux réveils brouillés par la fatigue douceâtre des lendemains de fête ; pour avoir dissipé trop de nuits dans la gaieté facile, et le jazz, et les cigarettes, j'avais accueilli, la tête lourde et les membres las, des aubes grises, écœurantes. Le même marasme aujourd'hui, le même puits où je m'enfonçais, passive, dans un long bâillement.

Mon père, que ses affaires et sa cure avaient appelé en France, m'avait quittée à regret. Il avait pris mon ennui pour du désespoir parce que, deux mois auparavant, j'avais rompu mes fiançailles, sans raison apparente. J'eus un sourire indulgent. Il aurait pu voir que je n'avais ni les impatiences, ni les trépignements des chagrins d'amour — même pas les larmes. Mais je pardonnais tout à son aveuglement inquiet. Je ne recevais de tendresse que de lui, une tendresse d'homme, chaude, qui me baignait comme une fièvre.

Myriem, la plus maternelle de mes sœurs à laquelle il m'avait confiée, était occupée par sa nouvelle grossesse. Je n'aimais pas l'air absent, que prenait alors son beau visage. Ses enfants, deux garçons de cinq et deux ans, étaient bruyants, sans grâce. Je leur trouvais quelquefois une ressemblance avec leur

père dont je haïssais l'allure étriquée et le regard sournois. Heureusement, occupé par son travail à Alger, il ne rentrait que la nuit, tard. Je me sentais seule dans la maison profonde, dans ma fatigue.

*

Cet été fut brûlant, étouffant même. Quand, vers le soir, l'air tendu jusque-là s'ouvrait aux parfums des eucalyptus de la forêt voisine, j'allais, au volant de ma voiture complice, m'alourdir du calme des chemins illuminés par les rayons sanglants du soleil couchant. J'aimais cet enivrement triste dans la sérénité du soir ; j'aimais ma solitude — et mon corps que je plongeais dans la mer plate, au creux d'une crique cachée, que des galets rouges rendaient plus sauvage. L'eau était, transparente et froide, comme ma jeunesse.

Les cheveux mouillés, les lèvres un peu salées, je rentrais : mon seul moment de bien-être, alors — j'allais dire : de paix, pour nommer cette lourdeur bienfaisante qui me rompait les membres et me lavait l'esprit. Mais je crains la gravité de ce mot. Non. C'était simplement l'harmonie du jour qui n'en finissait pas de mourir, dans la splendeur, avec la lenteur acre de ma vie.

*

Ma vie était tranquille, superficielle, vide. Juste de quoi être cynique et

désabusée à vingt ans. Je réfléchissais ainsi, satisfaite seulement de ma lucidité,

en rentrant d'une promenade solitaire. Même ma voiture, ces derniers temps, me

fatiguait. La vitesse est un alcool qui lasse vite.

En pantalon et en sandales, j'avais, ce jour-là, erré sur la route trop

fréquentée ; la nuit n'était pas encore tombée quand, d'un pas lent, je pris un

sentier qui contournait une Villa d'un gris sale, noyée dans un jardin immense,

proche du nôtre.

C'est alors que je la vis — là, devant moi, sortant du jardin, dans la

poussière encore ensoleillée du chemin. C'était bien son visage, son mince visage

de reine, et ses yeux si longs sous les cils épais. Je l'appelai d'une voix étouffée

par une anxiété soudaine, comme devant un souvenir :

— Jedla !

Elle me sourit lentement, sans élan. Je ne l'avais pas revue depuis quatre

ans ; pourtant, à cette minute, je compris que ses yeux sombres avaient toujours

existé en moi, au creux d'une émotion trouble. Je sentis mon cœur battre.

Un silence hésitant s'installa entre nous, après une poignée de main neutre.

Quand elle parla, j'eus un léger choc ; je retrouvais sa voix rauque qui donnait autrefois à ses dix-huit ans une gravité insolite. A présent, elle trahissait une ardeur mal contenue que je lus dans ses yeux plus sombres encore, dans la pâleur de son visage.

Elle avait épousé, dix mois auparavant, un journaliste. Ils quittaient Paris et allaient habiter Alger. Pour l'instant, ils se reposaient à M***, dans la villa d'un ami.

Elle parlait, les yeux dans le vague, l'air distrait.

Je l'écoutais, ne regardant que son visage. « Jedla », murmurait une voix en moi, un peu comme une plainte, comme un remords... Je me rappelais cette dernière année de pension, le lycée de la petite ville, l'amitié de Jedla, sa présence qui m'était douce; et le regard qu'elle avait eu ensuite pour me crier son refus, dans le noir, à la porte du lycée, alors que je me sauvais des bras du premier garçon que j'avais trouvé beau — ce regard dur, pour me cracher sa douleur, peut-être même sa haine. Je lui avais fait face, avec un sourire de défi.

Elle avait tourné le dos, muette. Mais sa froideur était restée, et surtout son mépris, à la fin de cette année trop belle — belle simplement parce qu'elle était là,

avec de la lumière dans les yeux, et ses silences, ses rêves. Avec son mystère.

Elle ne m'invita pas à entrer chez elle, et de savoir que nos maisons étaient voisines ne la poussa à aucune promesse. Je lui demandai pourtant de venir me voir. J'étais heureuse de l'avoir retrouvée ; elle le savait, mais elle répondit : « Peut-être. » Nous nous sommes quittées sur des phrases banales ; tandis que j'emportais avec moi son farouche visage, je me sentis lourde d'un passé que j'avais cru oublié.

*

Après le dîner bruyant et les derniers éclats de voix qui s'éteignaient peu à peu dans la fraîcheur nocturne, tandis que les autres, regagnaient leur lit, je restai sur la véranda à rêver longtemps dans le noir. Mon regard s'attardait, malgré moi, au fond du jardin, à la haie déchiquetée des roseaux qui nous séparait de la maison grise.

Nos voisins, je les avais souvent entendus ces derniers temps quand, selon mon habitude, j'allais m'étendre à l'ombre trop rare des quelques arbres vite brûlés par l'été. Tout près des roseaux, j'avais mon coin préféré : sous un vieux

citronnier qui, autrefois, m'avait prêté ses branches noueuses pour mes balançoires d'enfant, et dont il ne restait plus maintenant qu'un tronc coupé, raide comme une jambe d'infirme. Enroulée autour de l'arbre, je somnolais là, pendant des heures, soupirant après un peu de souffle frais. J'avais la gorge sèche, je me sentais bien, si bien dans cette torpeur ! J'en gémissais de plaisir. Souvent des rires, des éclats de voix, derrière la haie, m'avaient fait sursauter ; jusque-là, je n'y avais pas prêté attention, bien que la voix d'homme claire me plût. Mais, la veille, je m'étais étonnée d'entendre l'homme s'exclamer en arabe, un arabe guttural, comme le parlent les gens du Sud. Ma surprise était légitime ; sur cette plage à la mode, fréquentée en majorité par des familles de colons et quelquefois de fonctionnaires, tous, en tout cas, européens, nous étions les seuls estivants musulmans. D'ailleurs, mon teint de blonde et mon allure émancipée trompaient la plupart; et ceux qui me connaissaient n'oubliaient pas de rappeler ma mère française, morte, il est vrai, à ma naissance, mais mon père m'avait élevée, comme ils disaient, « à l'européenne ». J'avais beau les ignorer, j'étais une des

leurs. Je le savais, et mon beau-frère aussi, lui qui jetait un regard oblique sur

mes pantalons, qui devinait dans le noir le feu rouge de mes cigarettes.

J'avais quand même aimé cette voix d'homme au parler rude, un peu brutal.

De savoir maintenant qu'elle s'adressait à Jedla, me laissait désemparée. Oui,

cette voix répondait bien au visage pur de Jedla, enfoui dans ma mémoire, à cette

année de mon adolescence qui remontait en moi, lourde. Aux souvenirs prêts à

déferler sur moi, j'opposai aussitôt un rire las.

Quand je rentrai dans ma chambre, le silence de la maison envahit mon

âme — un silence d'une espèce rare, que je ne connaissais pas. Avant de

m'endormir, je compris tout.

L'été aurait pu continuer ainsi, comme une sphère vide, comme ma vie,

plein seulement de l'ivresse abrutissante de la chaleur et du bleu cruel de la mer.

Il avait suffi de l'ardeur muette du regard de Jedla pour que tout brusquement, et

mes heures de sommeil dans le sable chaud, et mes fuites dans les chemins

d'été, pour que tout, soudainement, fût troué. Je sus alors que j'en avais fini avec

l'ennui, avec la solitude.

CHAPITRE II

Le lendemain je les rencontrai tous les deux. Je sortais dans le soleil pour me rendre à la plage; dans le même sentier qui contournait leur jardin, je les vis de loin : elle, toujours distante ; de lui, je n'eus que la haute taille et les épaules voûtées. Je passai vite, presque furtivement, parce qu'ils m'avaient soudain intimidée. J'avais cependant eu le temps de recevoir le regard de Jedla et une ombre de sourire pâle. Ce fut tout. Mais j'allais rêver longtemps — je le savais déjà — à ce couple qui s'était avancé lentement vers moi, puis s'était détourné, toujours lentement, avec l'air absorbé de deux visiteurs qui passent.

Et je pensai au bonheur. Je l'avais imaginé ainsi : cette même gravité hautaine, ce même silence sur deux visages fermés, au détour d'une route...

Ce matin d'été était frileux. Les saccades d'un vent impatient plissaient la mer en petites vagues glauques. Dans le froid du bain, je voulus oublier cette rencontre. Ma nouvelle curiosité me dégoûtait; je la trouvais malsaine. Je ricanai de cette avidité envieuse des femelles solitaires. J'étais plus indulgente pour mon corps souple, que je plongeais dans les flots scintillant sous le soleil pesant.

Je suis rentrée pour le déjeuner, détendue, ayant assez de complaisance pour écouter les bavardages de ma sœur. Myriem était tout excitée ces derniers temps ; elle ne parlait que de ses nouveaux démêlés avec sa belle-mère. Mon beau-frère déjeunait chez sa mère, à Alger ; les deux' femmes, qui ne s'aimaient guère, y voyaient une occasion d'entretenir leur jalousie réciproque. Je savais ma sœur tendre en réalité, un peu égoïste peut-être, mais nullement méchante. Elle n'était pas assez tenace pour cela. D'où lui venaient soudain ces traits tendus, ces mots pointus ? L'amour pour le regard myope de son mari, et pour ses épaules molles de fonctionnaire comportait-il tant de fiel ?

Pourtant, les calomnies trop violentes de Myriem me plurent ; elles me réveillèrent de mes rêveries troubles. Je décidai de reprendre ma robe de tranquille cynisme. J'eus brusquement le désir de gagner la route avec ma voiture. Ou de penser à un homme.

J'étais une enfant gâtée — pas seulement par mon père, mais aussi par la chance ; je l'avais toujours su. Il me suffisait d'avoir un désir secret, même vague, pour qu'aussitôt les circonstances vinssent à mon secours.

Ce fut donc sans surprise que je tombai, ce jour-là, sur Hassein. Je revenais du bain, pieds nus, les cheveux mouillés, quand une voiture freina près de moi.

Joyeusement, je souris à Hassein; je le retrouvais toujours avec plaisir. Quelques minutes après, nous étions attablés à la terrasse d'un café, devant la mer.

— Vous avez embelli, dit-il, et vos longs cheveux blonds, mouillés, vous donnent l'air d'une... sirène.

J'interrompis le flot de compliments ; le ton amicalement moqueur, ouvertement ironique, n'était pas sans me plaire. Depuis longtemps, nous étions convenus que j'étais une coquette, et lui un désabusé ; nos rapports en étaient facilités. Après nos entrevues, chacun était satisfait d'avoir bien tenu son rôle, d'avoir répondu à l'attente quelque peu méchante de l'autre. C'était assez excitant.

Il continuait à me taquiner et je riais de bon cœur, sans chercher à le défier.

— J'ai dit : une sirène ; non ! C'est plutôt à une sorcière que vous ressemblez, une charmante sorcière, naturellement.

— Faites au moins vos compliments d'un ton convaincu ! Mais parlez-moi plutôt de vous. Que devenez-vous ?

— Mon cabinet d'avocat démarre assez bien, aussi je prends quinze jours de vacances. Mais, comme je ne peux pas trop m'éloigner d'Alger, je suis venu ici. Je sors à peine de mon hôtel, et la première personne que je rencontre, c'est vous ! Dois-je vous dire que mon cœur a battu d'une joie folle ?

Nous avons ri, ensemble. J'étais heureuse de sa venue ; seule, je commençais à m'ennuyer. Je le lui dis, sans façon. Avec Hassein, je pouvais penser tout haut, étaler ce que je croyais être du cynisme. Tout alors devenait simple, et je trouvais cette simplicité reposante. Cela ne m'empêchait pas de remarquer sa façon habile de m'échapper. Son ironie était glissante : de l'eau entre mes doigts.

Je le fixai rêveusement, tandis qu'il s'éloignait pour acheter des cigarettes. Il n'était pas beau, trop brun, un peu trapu ; sa carrure massive manquait d'élégance. Pourtant, j'aimais ses yeux perçants et cette lueur dansante au fond de son regard, qui le faisait paraître toujours aux aguets ; sa. bouche trop mince rendait ses sourires cruels, coupants.

— A quoi pensez-vous, Nadia ? me demanda-t-il en revenant.

— A vous !

Je le regardai en face; je retrouvais sans le vouloir, par habitude, mes yeux élargis de fausse innocence. Je m'arrêtai. La conversation se poursuivit, légère.

Soudain, il se tourna vers moi, d'un air interrogateur.

— J'ai su que vous aviez rompu vos fiançailles...

Ce fut comme si on me forçait à regarder loin, derrière moi. Et je ne le voulais pas... J'ai retrouvé mon indifférence pour parler de « l'affaire », comme aurait dit mon beau-frère. En même temps, tout au fond de mon être s'ouvrait en une déchirure noire, une interrogation, sur moi-même.

— Vous en êtes la cause !

Mon insolence était commode quelquefois ; et ma franchise, toujours provocante.

Il prit un ton tragique :

— Comment ai-je eu l'honneur inestimable de pénétrer, même indirectement, dans -votre vie sentimentale?...

Parce que sa voix seule était ironique, parce que son regard me guettait, me guettait comme un chat, je sus alors que le jeu reprenait. L'ennui qui monta en moi venait du passé auquel il fallait encore s'intéresser, et aussi de ce qui allait

naître de nouveau entre cet homme et moi : les duperies, les masques, en somme, l'éternel recommencement. J'ai alors parlé d'un ton neutre en m'écoutant.

— Quand, après les vacances de Pâques, je suis rentrée de Paris avec mon père, à Alger, toute la famille de mon cher fiancé savait déjà — Dieu sait comment ? — que j'étais sortie avec vous la nuit, que nous avions dansé ensemble. Prétexte rêvé pour les cancans, les démarches venimeuses de ma future belle-sœur, bref, tout un scandale de bourgeoises. Sur ce, arrive Saïd. Toujours aussi raisonnable, il me demande de ne plus jamais sortir avec un autre, même pas avec vous qui êtes un ami de la famille. Il me « comprenait », il n'était nullement jaloux, mais il fallait bien, n'est-ce pas, faire des concessions à notre entourage, à notre société. En somme, il a été sage, modéré. Peut-être justement un peu trop modéré. J'aurais préféré...

Je m'arrêtai, étonnée moi-même de mon début d'exaltation.

— Vous auriez préféré... ? fit-il, patient.

— Oh ! non... je n'en sais rien.

Une seconde, j'avais eu envie d'être sincère, de m'ouvrir à lui, à moi-même,

de m'arrêter. Et puis, je haussai les épaules. A quoi bon ! La lucidité m'était inutile.

— J'ai déjà tout oublié. Ce n'est pas la peine d'en reparler. Je suis

finalement heureuse d'avoir rompu avec cet homme, avec eux tous, avec cette

bande de jeunes gens riches, tristes, et bêtement dévergondés.

Je n'étais jamais curieuse de ce qui appartenait au passé, de ce qui était

mort. J'aurais été amenée à faire mon introspection. Ce genre de besogne

m'ennuya. J'eus un désir : avoir là, devant moi, une fois seulement, un homme,

c'est-à-dire une force calme, tendre, un refuge. J'ai regardé Hassein. C'était vrai,

lui, je ne le méprisais pas, au contraire; mais il n'était pour moi qu'un sourire

mince, un regard qui m'observait, sans indulgence. C'était d'une virilité chaude,

rassurante, que je rêvais.

Je revins à Hassein ; ses taquineries sans piège devaient me suffire ; du

moins, pour l'instant.

-— Je vous préfère ainsi, sans obligations matrimoniales... (Il fit une grimace

drôle.) Et quand je pense que vous avez failli être mariée à l'heure qu'il est !

Il soupira avec ostentation.

— Et après ?

Je le provoquais maladroitement; je m'en rendis compte aussitôt, avec mécontentement.

— Et après ?

Il répéta ces deux mots sur un ton vif, en haussant les sourcils ; je lus sur son visage une moquerie amusée, et quelque chose de plus que je ne connaissais pas. Il se pencha vers moi. „

— Chère Nadia, avez-vous remarqué combien les jeunes mariés ont l'air bête, bête ?...

Tandis qu'il se levait, satisfait de finir sur une pirouette, je pensai, pour la première fois depuis longtemps, à Jedla, au couple fier de la route, aux rires heureux du jardin. Je ne dis rien.

*

Les jours suivants, nous restâmes constamment ensemble. Je découvrais sa camaraderie tranquille. Ma jeunesse n'avait connu que l'équivoque du flirt ; je me plaisais maintenant aux gamineries joyeuses, à la spontanéité, aux conversations d'homme. Je ne restais plus paresseusement allongée sur le sable, près des autres corps veules qui grillaient sereinement au soleil. Hassein nageait

bien, et nous allions ensemble loin. La première semaine de son arrivée se passa

dans la gaieté heureuse. Je retrouvai aussi mes désirs simples et neufs de la mer,

du jazz dans les cafés bruyants, des courses dans le vent.

Les, jours coulaient, rapides. Je me sentais jeune, belle. J'étais

reconnaissante envers Hassein de cette insouciance ; j'aurais voulu être un

homme, son « copain », et je le lui disais, quand, dans les tournants aigus de la

route, la vitesse m'enivrait. Il appuyait un peu plus sur l'accélérateur, et répliquait

alors, en bougonnant, qu'il préférait mes longs cheveux. Je prenais cette réponse

pour une nouvelle taquinerie, ou je faisais semblant. C'était plus facile. Et nos

rires fusaient jusqu'au bleu du ciel immense.

*

Quand je les aperçus sur la route, je crus qu'ils allaient passer de nouveau,

murés dans leur silence et dans leur rêve lointain. Has-sein marchait à mes côtés

; l'inattendu arriva.

L'homme s'avança à notre rencontre ; Has-sein s'exclama joyeusement.

Tout finit par des présentations rapides ; nous avons ensuite échoué à la terrasse

d'un café. Jedla me souriait du même sourire vague, tandis que les hommes

bavardaient avec animation.

Je regardai mieux Ali Moulay. Sa beauté me parut rassurante, empreinte

d'une certaine noblesse. Je ne retrouvais rien de l'étranger qui m'avait intimidée,

sinon peut-être le regard droit qui portait loin.

Jedla resta silencieuse jusqu'à notre départ. A un moment pourtant, d'une

voix brève, elle raconta à son mari comment nous nous étions connues.

J'entendais pour la première fois son arabe aux accents rudes, un peu

frémissants.

Et ce parler qu'elle n'avait jamais utilisé avec moi creusait davantage le

fossé entre nous. Je me raidis contre elle.

Quand nous les eûmes quittés, Hassein me parla, sans que j'eusse besoin

de l'interroger, d'Ali, de son talent de journaliste, de sa probité intellectuelle. Lui

aussi trouvait qu'ils formaient un beau couple. Au ton de Hassein, à son

enthousiasme mal contenu, je compris qu'il éprouvait un respect, inattendu chez

lui, envers leur beauté grave, leur bonheur.

Je me suis sentie triste, seule.

CHAPITRE III

Pour mieux rêver à ma dernière conversation avec Hassein, je m'enfouis, ce jour-là, au fond du jardin, auprès de mon arbre.

Nous avions déjeuné dans un de ces restaurants cachés au détour de la route, mais qui s'ouvrent, par derrière, sur la mer ; l'ombre de leur terrasse, qui défie le bleu cru de l'eau et du ciel à la fois, leur donne un air abandonné.

Je me rappelle surtout la lueur méchante du regard de Hassein, tandis qu'au fond l'horizon se durcissait. Hassein avait beaucoup parlé de lui, avec une amertume enjouée, puis de moi, avec une insolence qui avait fini par m'agacer. Il est vrai que j'étais alors toujours agacée par la souffrance, lorsqu'elle se déguisait. Nue, elle m'aurait peut-être touchée. Mais en écoutant Hassein, ce jour-là, il m'avait suffi de penser qu'il avait trop bu, et j'avais regardé son Champagne avec une froideur distante.

Maintenant, dans ce jardin, au contact de cette herbe parfumée et déjà grillée par l'été, une tristesse m'envahit ; notre camaraderie facile était brisée. J'aurais voulu en ramasser les éclats pour les contempler longuement, avec nostalgie. Il ne me restait que des mots, des mots stupides, des mots cyniques qui ne me faisaient même plus mal. Ils trottaient cependant dans ma tête; ils

tournaient piteusement comme des clinquants de foire. Et il y avait la voix de

Hassein qui avait jailli sur moi pour dire :

— J'aurais pu vous aimer beaucoup, beaucoup... comme ma maîtresse.

Nous aimer deux, trois, quatre ans, le temps de notre jeunesse, cela ne vous

tente pas ?

Tandis qu'il continuait, je pensais à la scène qui aurait pu avoir lieu : moi,

transformée en vierge froide, noble, pour le gifler, le traiter vigoureusement de «

salaud », et partir, avec ma dignité. Je n'avais pas bougé. Je m'étais cherché des

excuses : il y avait ce conditionnel providentiel qu'il avait employé, et cette légère

rougeur sur mes joues. Il y avait surtout ma paresse ; je n'avais pas envie de me

lever de ma chaise, je tendais mes jambes au soleil mordant. La mer était grave...

J'étais bien. Il continuait toujours.

— Malgré votre émancipation et votre liberté, que les autres filles vous

envient, je pense que vous n'en êtes pas arrivée là.

J'arrêtai ma pensée sur ce « là » transparent. Je m'en moquais. « Il n'y a

que les hommes pour y penser, à votre « là » ! » avais-je désiré dire, excédée, à

cet homme qui aurait pu devenir si facilement mon maître, au lieu de perdre son

temps à ergoter ainsi, hargneusement. Je ne dis rien. Le soleil avait sauté sur

mes genoux. Après ce bon repas, et dans cette lumière qui m'abrutissait, j'avais

surtout envie de somnoler, voluptueusement. Mais il parlait, il parlait, il m'ennuyait.

Et ce ton — grand dieux ! — qui enflait, qui...

— D'ailleurs, vous êtes mal à l'aise, à votre place ! Oui, soyez sincère,

convenez-en : vous êtes mal à l'aise ! (« Mon Dieu, que je suis ; bien dans ce

soleil, dans cet été ! ») Convenez-en ! A cette frontière ambiguë entre deux

civilisations, vous ne savez que faire, en pauvre petit produit de fabrication mixte

que vous êtes ! Vous piétinez, et vous n'avez pas le courage d'en sortir. Et

d'ailleurs, en sortir pour aller où ? Pour aller où ?

Brusquement, son rire me parut sauvage ; comme un hurlement, comme

une houle, il déchira mon bien-être.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! fis-je d'une voix basse, au fond de laquelle

je reconnus comme des sanglots morts.

J'avais fui, soudain malheureuse.

Agrippées au volant, mes mains ont tremblé longtemps. A la maison,

intriguée, j'ai contemplé dans la glace mon nouveau visage : il pleuvait. Une douche froide suffit pour lui enlever son air hagard.

*

J'ai sommeillé ensuite, longtemps, perdue dans l'oubli. Je me lassais vite des problèmes que me posaient les autres. Cette fois-ci, pourtant, il s'agissait de Hassein qui ne m'était pas indifférent ; mais je n'aimais pas les problèmes.

Je somnolais encore quand, de l'autre côté de la haie, une conversation me réveilla. « Eux ! » Je n'osais regarder à travers les roseaux, mais je les sentais là, tout près. Et leurs voix entrèrent en moi :

— Ecoute ! disait-il, ne sois pas sotte ! Je t'ai déjà plus d'une fois expliqué comment cela s'était passé. Pourquoi réveilles-tu tout cela ? Pourquoi ?

Elle répondait lentement, avec une patience têtue :

— J'ai eu beau te pardonner, je ne peux oublier. Non ! je ne peux oublier, je ne peux pas ne pas y penser ! Et je t'en veux, alors.

— Mais puisque tout est fini, puisque tout cela s'est passé avant notre mariage !

Que la voix unie de l'homme était bien faite pour la prière, pour la ferveur !

Jedla reprenait, inexorable :

— N'importe, je me considérais comme ta femme depuis des années.

Nous sommes restés fiancés trois ans ; pendant ces trois ans, je t'ai cru. Tu me l'avais toi-même promis.

— Oui, fit-il, et la voix était triste, basse.

— Je ne t'aurais rien demandé si tu ne me l'avais promis !

Il y eut un silence; elle reprit, froide, blessée :

— Vois-tu, Ali, depuis que j'ai perdu mon enfant, je ne peux m'empêcher de penser à « l'autre », à celui de cette femme. Me dire que quelque part au monde il y a un enfant de toi, de toi et d'une autre femme !

— Jedla, tu sais bien que je n'aimais pas cette femme, que c'était toi que j'aimais ! Tu sais que tu me faisais souffrir, que je voulais rompre, que je n'en avais pas la force ! J'ai voulu me salir, exprès, pour pouvoir te quitter ensuite.

— Te salir ! (Le rire était bas, un peu haletant.) Te salir ! Si tu voulais te salir, exprès, comme tu dis, tu te serais précipité sur la première femme venue, juste pour coucher avec elle. Mais il se trouve que cette femme est très belle, tu me l'as avoué toi-même.

» Je sais que tu l'as désirée. Je vois bien comment tu l'as prise. C'est pourquoi elle t'envoie ces charmantes cartes, maintenant. Vous avez, de si beaux

souvenirs... Oh ! J'en ai assez, assez !

La voix saccadée se cassa dans des sanglots nerveux d'enfant ; puis ce fut le silence. Quelques minutes s'écoulèrent, tendues comme une angoisse. Une voix d'homme murmura à peine, une voix ardente, douce :

— Jedla ! Jedla !

J'ai eu honte, alors, de ma présence. Je me suis «sauvée, silencieuse, vers la maison. Je ne comprenais rien à ma peine.

*

Les journées suivantes furent vides. Hassein était reparti pour Alger ; je lui en voulais de son départ. La maison voisine s'était engloutie dans le silence. Aies rêveries s'étalaient, troubles. Je ne savais que faire de ma personne.

La mer seule restait là, immuable, la tête renversée dans l'eau, les cheveux flottant derrière moi. Je me laissais aller à la dérive sur le dos. Je fermais les yeux, aveuglée par le ciel ouvert comme un lit. Et j'attendais que la plage soit vidée de son étalage de chairs, pour regagner la terre, la somnolence, le vide.

*

Nous achevions notre dîner, ce soir-là, dans un calme qui ressemblait

presque à de la paix, quand, dans un fracas précipité, apparut Ali, le visage défait.

— Ma femme a eu un accident. Je vais chercher le médecin, allez près d'elle !

Il parla, la tête tournée dans ma direction, mais je restai un moment immobile; mes yeux ne pouvaient se détacher du tremblement égaré de son visage.

Quelques minutes après, ma sœur et moi étions dans la maison voisine. Myriem rejoignit la vieille domestique qui était près de Jedla. Des heures suivantes, j'ai gardé un souvenir opaque : un noir entrecoupé d'éclairs, d'angoisse; le regard fou d'Ali; et cette porte fermée, inexorablement, comme une fatalité.

Je ne pouvais rien ; sinon contempler l'effondrement insupportable d'Ali qui ne bougeait pas. Je sortis de ma torpeur pour aller à lui, dans un élan. Il était pour moi la force, le réconfort. Et la force s'écroulait d'un coup devant moi.

Il me regarda, debout devant lui ; je ne savais que dire ; je voulais simplement mettre ma main sur son épaule. Je n'osais pas. Son regard halluciné ne s'arrêta même pas sur moi ; il bégaya tandis que se creusait en moi une douleur aiguë :

— Je l'ai retrouvée étendue, raide et déjà presque noire, dans la salle de bains. Je venais de rentrer. C'est elle qui m'avait demandé de sortir acheter le pain. C'est elle...

Il se courba un peu plus dans son cauchemar.

Quand le docteur est venu annoncer qu'elle était hors de danger, qu'elle avait besoin seulement de quelques jours de repos, il n'y eut plus devant moi qu'une tête d'homme enfouie dans ses bras, et qui hoquetait en sanglots muets.

Un feu me dévora le cœur. J'aurais voulu crier, supplier, blasphémer pour arrêter ces sanglots d'homme, cette souffrance.

Je me suis tournée vers la porte fermée sur une vie de femme, de Jedla — de Jedla qui allait renaître, qui recevrait cette douleur encore mal éteinte, qui en aurait les cendres brûlantes. Je fixai la porte, puis je sortis, vite. Une haine glissait en moi, insinuante et froide, qui me fit peur.

*

Pourtant, quand je la vis là, étendue et pâle dans son lit, amaigrie, je m'émus comme devant un enfant. Je l'avais connue auparavant fière, intacte. Je

ne l'avais sentie déchirée qu'à travers une haie de roseaux, aux sons de sa voix

passionnée.

Maintenant, sa tête penchée sur l'oreiller, ses cheveux crépus collant à ses

tempes moites, son air las l'offraient à n'importe quelle tendresse — à la mienne.

Je regardai la forme que dessinait son corps trop mince sous les draps.

J'hésitai. Je cherchais le courage de parler, de chuchoter n'importe quoi à ces

paupières presque transparentes. Je la cherchais. Elle m'avait regardée tout à

l'heure, sans sourire ; puis, elle avait tourné la tête. Cependant, je la trouvais

douce.

Le silence d'une chambre de malade devient vite opprimant. Je le crevai

résolument : je me souciais peu de la banalité de mes phrases..,

— Tu vas te reposer, reprendre des forces. C'est un mauvais rêve. Tout est

fini.

Elle me fixa, le front dur. Je m'arrêtai, je la craignais de nouveau. Je compris

en même temps que nous tous, nous étions attachés, suspendus à ses yeux

secs, à son corps noyé dans ce lit immense, à son front têtu, à son refus. Elle

restait inaccessible.

Il y eut le silence lourd comme la mort.

Il y eut ma peur et ma haine mêlées étrangement, comme deux ailes qui battaient dans le vide ouvert en une noire crevasse. Je n'osais regarder l'autre bord, l'autre, son visage. Ce silence qui ne pouvait durer, qui allait se rompre comme un élastique trop tendu, qui allait...

Sa voix basse parvint jusqu'à moi. Elle parlait un peu comme on récite, d'un ton morne:

— Je ne sais ce qui m'est arrivé. Avant' de terminer ma douche, j'ai senti un mal de tête brusque, ma tête était lourde, lourde... Je ne me souviens plus de rien...

Tout était fini. Elle était là ; et Ali aussi qui rentrait, le visage lisse, les yeux cernés. Je les ai laissés seuls pour aller aider Myriem qui s'affairait dans le reste de la maison.

J'entrai d'abord dans la salle de bains, anonyme malgré le drame. Je remis de l'ordre avec des gestes d'automate, l'esprit ailleurs. J'examinai la conduite de gaz qu'il faudrait réparer au plus vite. Le propriétaire les avait prévenus, m'avait dit Ali, de faire attention; elle n'était pas sûre, comme toute l'installation. Près du

lavabo, je ramassai machinalement un bout de carton froissé qui traînait. Rêveuse

soudain, je regardai cet étui déplié : un tube vide de gardénal !...

Ma main erra encore sur le tuyau de l'appareil à gaz ; il me faudrait montrer

à Myriem l'emplacement de la fuite ; elle s'occuperait elle-même des réparations.

Je me suis sauvée ensuite, avec le morceau de carton que mes doigts

serraient distraitement. Dehors, je me suis arrêtée et, dans ma main ouverte, je

l'ai contemplé encore une minute. Puis j'ai tout jeté au vent. Mon désarroi, qui

descendait en vrilles jusqu'à mon ventre, ressemblait à de la frayeur.

CHAPITRE IV

Jedla se remettait lentement. Elle semblait se réveiller d'un long sommeil,

d'un long voyage. Elle nous revenait avec un regard d'étrangère. Son corps ne

bougeait pas sous les draps d'une blancheur émouvante, et dans la chambre

obscure on ne pouvait que chuchoter. Ses yeux sombres restaient ouverts, son

regard absent portait loin par-delà la fenêtre ouverte.

Avec un naturel qui me surprit, je cumulais les rôles de garde-malade et

d'amie dévouée. D'un pas familier, je circulais dans la maison; je me trouvais de

la discrétion, sinon de la pudeur. Je soupirai : « Grands dieux, pourquoi de la pudeur ? » Leur intimité qui, lorsque je les voyais ensemble dans la rue, m'avait gênée comme une bête fauve, tapie, prête à me sauter à la gorge, voici que soudain elle s'était évanouie : un rien, une ombre qui laissait derrière elle une nostalgie vague.

Il y avait Jedla, étendue et fermée. Non pas malade, mais perdue. Et qui ne voulait rien, aucune tendresse, qui n'écoutait rien, aucun appel. Il y avait Ali, un homme aux épaules courbées, qui errait à travers les pièces désertes, puis s'enfuyait pour des promenades que je devinais longues à son regard éteint par la fatigue et la poussière, quand il rentrait. Il ne me voyait pas, il ne me parlait pas, et sa distraction même me semblait bizarrement un abandon. Quand il pénétrait dans la chambre de Jedla et que j'étais là, je me levais. Il me retenait d'un geste las, auquel je ne savais que répondre.

Devant elle, il crispait à peine son visage, mais au fond de ses yeux une lueur d'attention intense s'allumait ; quand il lui parlait, on sentait les consonnes

finales des mots qui tombaient avec une douceur inquiète, pour parvenir jusqu'à

elle — pour l'atteindre.

Il parlait bas :

— Tu te sens mieux ?

Oubliant ma présence, il posait sa main sur le front brun. Elle, elle avait une

voix nette, sans faille.

— Je n'ai plus mal à la tête. Seulement un peu de fatigue.

— Tu as mangé ?

Elle se tournait vers moi, sans sourire. Elle me forçait à intervenir, à donner

les renseignements qu'il n'écoutait pas, car il la fixait toujours. Avec une froideur

hostile, je la contemplais, et je l'enviais d'être dans sa solitude, allégée des autres.

Elle avait la liberté. Non ! — et ma rancune parlait alors — elle n'était pas libre,

mais sèche, mais égoïste; elle manquait de cœur. Comment ne pouvait-elle pas

voir ces deux rides nouvellement creusées entre les sourcils d'Ali ? Ces deux

rides qui faisaient soudain de ce visage quelque chose qu'on osait à peine

toucher, qu'il fallait recueillir sans rien embrouiller; un visage défait d'homme,

c'était pour moi toute la douleur du monde.

J'aurais voulu, par-dessus ce lit, tendre mes mains pour l'adoucir de

caresses. Je pensai brusquement au carton froissé du somnifère, à la salle de

bains trop propre, banale maintenant; à Jedla entre nous deux, immobile et seule.

Sa respiration s'enfonçait par moments dans des chutes que l'on croyait sans

fond ; puis le soupir remontait, mourait enfin, dans notre silence — dans notre

attente.

Finalement, Ali se levait. D'une voix hésitante, il bafouillait qu'il devait la

laisser dormir. Pauvres paroles par lesquelles il cherchait à se convaincre qu'il ne

fuyait pas devant son malheur, devant ce visage obstiné d'enfant dur, qu'il veillait

au contraire sur son repos.

Et cette ruse me rapprochait de lui.

*

Trois jours se passèrent ainsi, dans un silence épais. Les chuchotements

des voix soucieuses, le calme fou de cette chambre obscure de malade, la fenêtre

perpétuellement ouverte sur l'été et sur le ciel, ouverte comme un saut. La forme

mince sous les draps, la tête brune, penchée sur l'oreiller comme pour toujours.

Le temps s'écoulait, étale, comme une nappe d'eau morte. Il me semblait avoir vécu depuis des années dans cette ombre des pièces fraîches, dans cette veille éternelle.

Tous les soirs, je retrouvais dans la villa d'à côté, parmi les autres, mes parents, la vie qui ne m'était plus rien.

*

Je ne pouvais haïr Jedla ; je m'en aperçus ce matin-là. Je la trouvai levée, habillée de couleurs vives et le regard brillant. Seule, sa pâleur rappelait ces quatre jours de cauchemar étrange, et ses lèvres minces qui ne voulaient pas sourire. Je fus si heureuse de la voir ainsi qu'un élan me poussa dans ses bras.

Je voulus me retenir ; trop tard ! Je mis alors mes mains sur ses épaules frêles, avec une émotion que je ne pouvais m'empêcher d'exprimer. Je me savais ridicule.

Elle ne se refusa pas. J'avais eu peur, un moment, comme devant un visage qui vous échappe. Elle me regarda, calmement, avec presque de l'affection. Ce n'était que de l'exaltation où je n'avais aucune place. Je m'en aperçus quand elle

parla, d'une voix qui semblait égarée.

— Quand je me suis réveillée ce matin, ma fatigue avait disparu. J'ai eu envie de bouger, de marcher. Le ciel était si beau qu'il m'a tentée.

Elle soupira, comme soulagée, me regarda en face, puis ajouta :

— Je ne suis plus malade. Je vais bien.

Elle rit, d'un rire un peu aigu qui me déconcerta. Puis elle me prit par les épaules et nous sommes rentrées dans la maison comme deux sœurs. Nous avons préparé ensemble le repas; d'une voix brève, elle donnait des ordres à la femme de ménage ; son pas vif à travers les pièces transformait tout. Je ne parlais pas, je pensais à l'année de notre première amitié morte, il y avait de cela quatre ans. J'avais toujours rêvé de journées comme celle-ci, dans la confiance et le silence.

Mais cela ne devait pas durer, je le savais. C'était pour moi le moment de partir, de les laisser.

Quand elle revint, je commençai, embarrassée :

— Maintenant que vous n'avez plus besoin de moi...

— Oh ! mais non, tu vas rester toute la journée. Nous allons manger et nous sortirons ensemble cet après-midi.

— Je crains de vous gêner...

Elle refusa d'un signe de tête, et je retrouvai dans la moue fugitive de son visage son entêtement, qui autrefois me rendait tout simple ; ce fut le passé qui l'emporta.

Nous avons déjeuné à trois sur la terrasse fraîche ; il y avait au fond le jardin sauvage que je découvrais seulement alors — et en face de moi, les yeux heureux d'Ali. Jedla avait tenu à servir elle-même. Elle allait et venait, dirigeait tout. A voir ses mouvements sûrs, son buste droit, son air sérieux, il semblait impossible de la confondre avec celle qui avait voulu fuir dans la salle de bains, puis, qui nous avait ignorés, engloutie dans son lit de malade.

Ali faisait des projets ; lui aussi me comprenait dans leurs promenades et, à l'entendre, je trouvais tout naturel, facile. Nos plaisanteries jaillissaient ; de temps en temps, nos trois rires se confondaient en une seule source. Notre jeunesse commune était légère; je trouvais leur amitié douce.

Nous convînmes d'utiliser ma voiture que j'avais laissée dormir ces derniers temps. La mer aussi, il fallait la reprendre. J'en parlai ; Ali ne dit rien, et se tourna

vers Jedla.

— Oui, dit-elle, nous irons ensemble, tous les matins. Moi, ajouta-t-elle, je ne me baigne pas, mais je vous accompagnerai ; je vous regarderai.

J'eus brusquement l'intuition que tout, peut-être, n'était pas aussi simple ; mais déjà Ali parlait avec animation de ce mois de vacances pleines qui nous attendait.

— Car après, précisa-t-il, il me faudra m'absenter pour un moment : je vous laisserai Jedla.

Il me fixa un moment dans les yeux. Et ce fut comme si un lien se tissait entre nous. Nous nous sommes levés ensuite. A ce moment, j'ai osé me dire à moi-même, sans honte, que ce n'était pas la voix de Jedla, ni le couple de la route qui me retenaient ici ; non, c'était lui, lui seul, avec son visage calme, encore un peu fatigué, et son regard droit. Il me parlait, je répondais ; Jedla apportait le café.

J'étais parmi des amis; je pensais pourtant qu'Ali était un homme séduisant, que j'étais en train de l'aimer, ou de l'admirer; cependant, je ne sentais aucune équivoque dans l'air. Je sus que je pourrais assumer le mensonge facilement, avec insouciance.

Jedla alluma le poste de radio. Entre nous, s'infiltra une musique nostalgique, celle que tous les Arabes dégustent en même temps que le café brûlant, après le déjeuner. De la musique « andalouse », disait-on. Une voix d'homme montait; nue et belle, elle se prolongeait jusqu'au jardin, comme un vol dans le ciel. J'écoutais la mélopée; sa beauté me rendait triste. Ali, en face de moi, avait le même visage calme, détendu; noble aussi. Dans l'ombre, je devinais les yeux étroits de Jedla. Je ne comprenais pas l'arabe des paroles, un arabe qui se courbait en cercles lents, comme un fil d'or. Je ne comprenais pas le regard trop aigu de Jedla, fixé vers un but inconnu.

Quand la musique se tut, elle secoua sa torpeur comme un voile froissé ; elle devint bavarde, un peu excitée. Je sentis ses paroles trop légères, son rire trop nerveux — comme si elle nous trompait, comme si elle était seule pour toujours.

Je l'ai observée avec une pointe d'envie.

Quand tout à l'heure, l'idée d'aimer Ali m'avait fait rêver, je n'avais pas eu l'impression de trahir Jedla. Elle était de ces femmes qui ne seront jamais trompées. Elle était fière.

CHAPITRE V

Ali était beau. D'une beauté qui m'émouvait, que j'aurais voulu prendre avec précaution entre mes mains.

Je pensai à son visage tandis que je me déshabillais, dans la cabine, avant de retrouver la mer. Dans la voiture qu'il avait conduite lui-même, assise à ses côtés, j'avais regardé son profil entre mes paupières mi-closes, pour sentir sur mes joues le vent fuyant de la vitesse, pour échapper aussi à l'attention de Jedla qui me pesait dans le dos. Depuis ces deux jours de sorties communes, je sentais son regard constamment sur moi; elle me surveillait, je m'en étais vite aperçu; mais pourquoi ? Dans quel but ? Enervée, je m'étais interrogée. Pourquoi soudain tant d'empressement dans ses invitations ? Pourquoi devenait-elle maintenant bavarde, et même spirituelle ? Au temps de notre belle amitié d'adolescence, elle dédaignait d'être aimable ; alors elle parlait peu, elle n'en avait pas besoin. Elle m'atteignait par sa seule présence. Tandis qu'aujourd'hui, je la voyais venir à moi par des chemins tortueux, secrets.

Avec un soupir, je chassai brusquement ces pensées obscures. Je mis mon maillot ; par habitude, j'allais mettre un bonnet de bain ; mais je le jetai. Je sortis, les cheveux répandus sur les épaules. Ils étaient longs, d'un blond chaud ; j'en étais fière. Je me dirigeai vers Jedla et Ali, mes pieds nus foulant le sable brûlant.

J'aperçus le couple : Jedla sur une chaise longue, comme une convalescente, s'abritait du soleil. Dans sa robe blanche,- elle paraissait fragile, un oiseau perdu. De loin, elle me fit signe de la main. Ali était assis à ses pieds, nonchalant. Elle s'exclama à mon approche, d'un ton qui m'alla droit au cœur :

— Nadia, comme tu es belle ! Comme tu es belle !

Sincère et comme émerveillée, elle le répétait, d'un air légèrement naïf. Ali avait tourné la tête et me regardait en clignotant à cause du soleil. Je ressentis une gêne brusque ; je pris le prétexte de mon désir de la mer pour m'éloigner,

Je courus vers l'eau. Je sentis le regard de plusieurs hommes sur moi. Je fus alors heureuse d'être belle, d'être jeune, fière de ma peau dorée.

L'eau était transparente ; je nageais sans m'arrêter, toujours plus loin. Je

jouissais de la souplesse de mes muscles, de mes jambes, de tout mon corps qui

glissait dans cette immensité bleue. J'oubliai tout. Je me tournais de temps en

temps sur le dos pour sentir voluptueusement l'eau qui me portait, me caressait

les hanches. Et mes yeux étaient noyés de ciel.

*

Quand, fatiguée, je revins vers la côte, la tête ruisselante d'Ali émergea

soudain près de moi. Il rit de mon étonnement effrayé :

— Je vous ai fait peur ? dit-il en me regardant de biais ; ses cheveux

aplatis et ses yeux mouillés lui donnaient, un air de petit garçon complice. J'eus

envie de rire avec lui, de le taquiner. Je le provoquais en lui jetant de l'eau sur la

figure. Il ne m'intimidait plus. Je riais de bon cœur.

— Je vais vous faire boire ! décida-t-il d'un air méchant. Je ris de nouveau,

plus nerveusement sans doute. Tout finit par d'horribles gorgées d'eau que je dus

avaler, et par un noir houleux qui envahit ma tête. J'avais commencé par me

débattre, violemment ; mais je sentis sa main solide me serrer le bras. J'eus

l'impression qu'il me serra longtemps, toute, car mon être fut soudain tendu, tout

entier, vers mon bras un peu meurtri. Il me lâcha. Je glissai sous l'eau et lui échappai. Je n'avais plus envie de rire. Quand, à travers mes yeux rougis d'eau, je le regardai, son visage me parut un peu crispé.

Il se remit à parler comme si notre jeu n'avait pas existé :

— Vous nagez vraiment bien ! dit-il. Je vous ai vue très loin. J'ai cru que vous n'alliez plus revenir.

Sa voix était basse. Je ne reçus pas ses paroles comme un compliment.

J'évitai son regard. Je l'aimais.

— J'ai l'habitude, dis-je, je n'aime nager que loin, et seule. J'aime la mer.

Côte à côte, nous avons regagné la plage blonde qui s'approchait de nous.

J'eus une pensée pour Jedla, assise là-bas, et que je devinais tendue sous son calme apparent. Nous sommes sortis en même temps de la mer, et l'eau qui ruisselait de notre corps s'étala en une seule flaque. En silence, nous nous sommes dirigés lentement vers Jedla.

Elle nous regardait de loin, fixement. Il se produisit alors en moi, à cause peut-être de la fatigue, ou du soleil, un dédoublement singulier : je vis nos deux corps, lourds d'eau et de fatigue, dans une même marcher creuser un seul sillon dans le sable profond. Pourtant, je continuais à aller vers Jedla en souriant. Je ne

regardais pas Ali, mais je le sentais à mes côtés, présent ; et je pouvais deviner

facilement sa paix.

Elle ne souriait pas. Elle nous regardait et son regard dur pénétrait en moi

comme une lame. Ali tomba brusquement à ses pieds sur le sable ; il ne fut plus

qu'un corps trop long qui l'entourait en un arc de cercle émouvant de force, de

confiance. Nos yeux se croisèrent. Je m'aperçus à ce moment que je souffrais.

J'aurais voulu parler, briser cette épaisseur entre nous. Je ne trouvais rien à

dire. Elle avait d'ailleurs tourné la tête. Son profil me parut presque serein. Je vis

qu'elle était décidée à rester ainsi, même pas hostile.

Je haussai les épaules, soudain indifférente; Je les quittais sans mot dire et

j'allais m'habiller, l'esprit vide. Le soleil était vraiment trop chaud. Une seule chose

à éviter : un coup de soleil sur le nez.

*

Nous sommes rentrés en silence de cette plage éloignée d'une vingtaine de

kilomètres de la nôtre. Je conduisais doucement ; derrière moi, Ali et Jedla

s'étaient assoupis. Après ce trouble que j'avais éprouvé, j'aurais voulu être loin

d'eux, seule.

Je me rappelai cette brève minute de souffrance, quand j'étais livrée au regard de Jedla. Je ne savais pas souffrir ; cela remuait en moi d'une façon obscure. Je m'y arrêtais un moment, puis je chassais tout. Tout à l'heure, je ne sais pourquoi, j'avais pourtant donné à cet ébranlement léger de mon être le mot de souffrance. Je ris de moi, de mon exagération ; je devenais tragique.

Je jetai un regard dans le rétroviseur. Ils occupaient chacun un coin de la banquette ; un vide les séparait. Mais si je les avais vus la main dans la main, ou serrés l'un contre l'autre, je n'aurais pas envié ainsi leur accord — je n'osais dire leur bonheur.

Je m'attardai sur le visage de Jedla. Je le trouvai avec étonnement un peu tiré, comme après une veille. Je ressentis de la tendresse pour elle. Quand un remords confus bougea en moi, sournoisement, je soupirai de me sentir si compliquée. J'ajoutai, pour moi, en souriant : superficielle.

J'étais jalouse d'eux, je souffrais pour Jedla, j'aimais Ali, j'aimais Jedla, je haïssais Jedla...

Pourtant, Jedla... le seul être lié à mon passé, lié à un souvenir un peu

obsédant maintenant comme un rêve de sieste chaude, le souvenir de cette

année perdue.

La même tendresse acre que tout à l'heure me revint. Ce fut elle, sans

doute, qui fit monter à ma mémoire une scène précise.

Jedla, cette année-là, avait surgi dans notre lycée avec son air d'étrangère.

Je l'avais trouvée belle, et je l'avais aimée. J'avais inventé mille prétextes pour

l'approcher ; elle s'était longtemps dérobée avec une aisance un peu méprisante.

Pour la première fois, un être me résistait. Pendant longtemps, il n'y eut rien —

rien dans ma vie d'alors, une vie d'enfant encore studieuse ; rien, sinon ce besoin

anxieux que j'avais d'elle, auquel je ne comprenais rien.

Vint le jour où elle s'ouvrit à moi. C'était une veille de vacances, le moment

des adieux. Je n'aimais pas dire adieu, même à des étrangers. C'était une de mes

lâchetés : je faisais semblant de croire que je les quittais pour un jour, une heure.

Avec Jedla, je ne le pouvais plus.

Je serrai d'abord beaucoup de mains : puis il y eut des sourires, des

phrases, des promesses vagues, pour rendre les adieux plus ouatés. Et soudain,

ce fut elle.

Cela se passa vite. Je lui tendis d'abord la main machinalement, comme aux autres. Mais elle me regarda. Je ne vis que son visage, près du mien. Je m'entendis dire, pleine d'émoi :

— J'aimerais t'écrire, te revoir...

Elle me sourit pour la première fois. Son sourire était réconfortant, sa poignée de main également.

— Avec plaisir, dit-elle. J'en serai heureuse moi aussi.

Nous étions, je ne sais pourquoi, seules soudain. Nous échangeâmes nos adresses ; il me semblait vivre dans un rêve. Quand je retournai chez moi, le soir,

j'étais exaltée, heureuse

comme après un premier rendez-vous.

*

Je restai encore longtemps l'esprit envahi par mes premiers émois, ma seule tendresse d'enfant. Alors, je me sentis vieille pour la première fois. Une

tristesse m'enveloppa.

La voiture roulait sans heurts. Mes compagnons derrière étaient silencieux, liés dans leur torpeur. Je ne pensais plus à rien, toute à cette tranquillité des routes désertes, les soirs d'été.

Mais tout s'écroula soudain en moi avec fracas. J'avais arrêté la voiture

devant leur porte. Ils allaient descendre, quand Ali eut une exclamation joyeuse.

Devant nous, avec le même sourire ironique, Hassein nous attendait. Je l'avais

totalement oublié.

Son regard s'arrêta sur moi ; une lueur méchante étincela. Je sus alors que

quelque chose finissait. Peut-être seulement la lenteur dorée de ces jours d'été,

de somnolence, de gaieté trouble.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE VI

Tout, en effet, se précipita par la suite.

En apparence, l'arrivée de Hassein ne changea rien à notre vie. J'avais

repris la préparation du début de ma licence ; ce travail m'intéressait peu. mais il

servirait à convaincre mon père que je serais mieux à Paris pour mes études. Je

me mettais donc devant mon bureau chaque matin, et je bâillais. L'après-midi, je

retrouvais Jedla seule quelquefois; à moins que nous ne sortions tous en groupe

pour aller sur une plage éloignée. Je rentrais tard, le soir; Hassein

m'accompagnait. Myriem me demandait alors tout haut si son cabinet d'avocat

prospérait; cela n'empêchait pas son mari de me lancer un regard méprisant.

J'avais eu un moment de peur quand Ha«ein avait surgi parmi nous — une

peur un peu fugitive, à laquelle je ne compris rien ensuite. Je la mis sur le compte

de la gêne, car nos rapports avaient perdu de leur netteté. Je n'avais pas oublié

de quelle façon brusque il m'avait quittée. Je décidai de me couvrir de froideur

hautaine. Je ne le craignais pas. Après tout, puisqu'il était revenu, j'étais la plus

forte.

Quand, pour la première fois, nous nous trouvâmes seuls, je fus

désappointée par son humeur. Je m'étais habituée à son mordant, à son cynisme.

Cela donnait à nos conversations un rythme cinglant qui m'excitait —1 en somme :

la meilleure forme d'un duel.

Depuis son retour, au contraire, il était taciturne, morne. Je ne savais que

penser de son mutisme. Du moins, gardait-il sa franchise :

— Vous pouvez triompher, puisque je reviens, chère Nadia, me dit-il d'un

ton insolent. Votre victoire est facile. Alger est ennuyeux comme la pluie en ce

moment. Et je ne connais pas d'autre plage où l'on puisse passer son temps

agréablement. D'ailleurs, ajouta-t-il rapidement pour prévenir ma réplique, je ne

cherche pas à m'amuser. L'ennui, l'indifférence sont les constantes de ma vie.

Simplement, je vous regarderai. Ce sera peut-être un spectacle divertissant !

Je ne pus lire la provocation dans son regard, je le haïs quand même sur-le-

champ. Il continuait sur le même ton.

— Au fond, cher ange (c'était l'appellation des grands jours : il me la

réservait quand il avait bu, et aussi, je le compris plus tard, quand il me désirait),

au fond, je vous admire. Vous êtes comme moi, sans scrupules, avec un cœur

sec ; et pourtant vous avez plus : vous réussissez à vous divertir, à rire. Un jour,

j'espère que vous me passerez votre truc.

Sa voix devenait vulgaire.

— Je n'ai aucune recette, répondis-je sèchement. Cela dépend des

personnes avec lesquelles je suis.

— Je les trouve maintenant un peu trop sérieuses pour vous. Comment

pouvez-vous vous amuser avec des gens totalement différents de vous ?

— Je ne sais ce que vous appelez « s'amuser ».

Je le narguais et refusais sa complicité ; c'était sa nouvelle manière de m'insulter.

Il n'ajouta mot, mais il me fixa dans les yeux profondément, sans ironie. Je ne le trouvais plus agressif. Et que, pour la première fois, il ait refusé de répondre à. mon attaque, me déconcerta. Que lui prenait-il ? Il avait changé. Je le préférais méchant.

Je le lui dis, tandis qu'il me raccompagnait. La nuit tombait, mais je voyais son sourire bizarre, que je ne comprenais pas. Ses lèvres trop fines semblaient frémir. Je me trouvais debout devant lui, ne sachant que faire. Son regard brillait dans la nuit claire.

Je ne sais comment je fus brusquement dans ses bras, contre sa poitrine. Je ne cherchais pas à me débattre. Une espèce de soumission s'empara de mon corps, une mollesse que je connaissais bien. Il me prit les lèvres avec une violence qui soudain me fit peur. Son étreinte se prolongeait. Je me sentais dure.

Il saisit mon visage de ses deux mains, un peu tremblantes ; il scruta sans sourire, presque avec hostilité, le fond de mes yeux, à la lumière de la lune. Puis,

brutalement, il me repoussa ; sans parler, il tourna le dos et disparut dans le noir.

Je restai plantée sur le seuil ; je suivis des yeux son dos large qu'absorba la

nuit. Une colère me souleva.

Je rentrai rêveuse, mécontente de moi.

*

Je dormis mal. agitée par de mauvais rêves. Je courais en haletant à travers

des rues noires et longues; un inconnu se glissait derrière moi, froid comme un

serpent. Je me réveillai en hoquetant.

Une douche glacée me fit retrouver mon calme et ma lucidité. J'allumai une

cigarette à jeun. Il me fallait faire le point. Je diagnostiquai que Hassein m'aimait,

et ne voulait pas se l'avouer. Je souris, flattée.

Je connaissais ces situations, et la suite. Inutile de m'interroger sur mes

propres sentiments; pour l'instant, ils ne comptaient pas. J'avais pris le pli de

ménager ma « sensibilité » ; je la maniais avec délicatesse, non par peur des

risques ou par prudence, mais par instinct. Je n'aimais pas frémir, et j'avais pitié

des filles qui se spécialisaient dans les exaltations d'adolescentes, pour un

homme. Je les regardais tous s'avancer, armés lourdement de leur fatuité naïve.

Ils m'amusaient quelquefois; je les amenais alors tout doucement à mes pieds,

bien ficelés. A ce moment seulement, je me demandais ce qu'il fallait en faire. Je

n'avais d'ailleurs rien pu en tirer jusque-là; c'est pourquoi je les repoussais le jour

où, à un éclair nouveau de leur regard, à leurs épaules qui finissaient par se

redresser peu à peu, à leurs étreintes qui se voulaient soudain protectrices, je les

trouvais embarrassants. S'ils me traitaient de coquette, c'était parce qu'ils

n'avaient rien su me donner — rien que leurs mensonges.

Un homme veut une femme parce qu'il a froid; pour cette seule raison ils

cherchent tous à se frotter si souvent au plaisir. Pauvres petits vers qui tous, un

beau jour, finissent par se prendre pour des dieux ! Moi, je n'aime pas les dieux.

Je trouvai ma conclusion assez brillante.

j'appelai Myriem pour la lui déclamer. Elle arriva, les yeux cernés ; mais son

teint resplendissait. Je l'ai scrutée longuement: j'ai compris. Alors, j'ai eu envie de

lui secouer les épaules, de lui "crier, de crier à toutes les femmes que la

jouissance n'avait ni éclat ni lumière, et qu'elles feraient mieux toutes d'écraser

sur leur visage les râles de leurs tristes plaisirs,- avant d'en, éclabousser le monde, dans les matins honteux.

— Pourquoi m'as-tu appelée ? fit-elle, placide.

— Je voulais te dire que Hassein est amoureux de moi, que je m'en fous, mais que j'y pense...

— Tu devrais y penser sérieusement. C'est le moment de songer à te marier.

-A me marier ? (Je ris nerveusement,) A me marier ? Mais il me suffit de te contempler aujourd'hui, là, devant moi... pour en avoir l'envie coupée.

Elle me regarda, plus interloquée qu'offensée, Puis, elle eut un sourire suffisant, comme si elle voulait, malgré elle, cacher ses souvenirs tout frais. Visiblement, elle se prenait, ce matin-là, pour la plus heureuse des femmes. Elle ne comprenait pas que, justement pour cela...

— Oh ! tu sais ! Ma belle-mère, au fond, je m'en moque... Tant qu'elle n'habite pas avec moi !

« Evidemment, aurais-je voulu répondre, même si ta belle-mère habitait avec toi, même si le diable lui-même, ou le bon Dieu, habitait chez toi, tant qu'il te reste tes nuits, et le noir, pour faire l'amour ! » Je lui ai tourné le dos, sans rien

dire. Par pitié, par dégoût, je l'ai laissée à ses secrets violés.

On m'avait appris à classer les femmes en trois catégories : les femmes de tête, les femmes de cœur, et les femelles, comme Myriem, au sexe avide. Pour m'interroger sur moi-même, je me suis regardée dans la glace : J'étais froide, sans cœur et sans ambitions claires.

Le désœuvrement me poussa toutefois à reprendre mes calculs. Oui, Hassein était amoureux de moi ; c'était une prise de taille, une nouvelle victoire.

Je m'habillai, gaie de nouveau ; je me savais odieuse, mais j'étais contente de moi. Myriem avait la jouissance, et moi, la victoire... La victoire ? Etait-ce là vraiment mon seul but dans cette chasse aux êtres ? Je ne voulus pas trop approfondir ; pour ne pas retrouver les résultats de mes anciens flirts, de mes fiançailles, de toutes les petites luttes de mon passé mort : un tas de masques tombés, et rien derrière, rien...

Devant ma table de travail et mes dictionnaires de latin, je récapitulai : il me fallait Hassein. J'allais m'employer à le découvrir, à le dévoiler, à le vaincre. Par

quel moyen ? Pourquoi pas le plus banal, pourquoi pas la jalousie ? Je déclamai :

« Les routes sont les mêmes, ce sont les êtres qui changent. » Oui, le rendre

jaloux, lui donner les mutismes, les déserts de la jalousie. Je songeai soudain que

j'avais quelqu'un à ma disposition.

Ali ! Ali et sa beauté, Ali et son sérieux, et sa maturité, Ali que j'admirais,

que j'avais cru aimer, ou que j'aimais, peu importe. Comme toutes les

supercheries se nouent bien avec des parcelles de vérité ! Je m'imaginais déjà les

scènes, avec des souvenirs de roman et de films à l'appui. Je jouerais à la petite

fille ingénue, provocante à peine, admirant follement Ali. Hassein ne serait pas

dupe de mon rôle ; il me verrait en train de provoquer le mari infidèle, de tromper

l'amie d'enfance confiante. Il m'insulterait, me haïrait. Il était de ces hommes dont

l'amour ne pouvait prendre que l'âpreté de la haine.

Je traduisis de haut, l'esprit plein d'effervescence, une version de Sénèque

sur la modération. Quand je me levai de mon bureau, ma conclusion fut que

Hassein était un passionné; et que c'était au fond moins ennuyeux que le reste.

Peut-être le garderais-je ensuite. Il était sincère à sa manière.

*

Les jours suivants, Hassein, que j'évitais de voir seul, m'intrigua. Il semblait vouloir montrer à toute force, à Ali et Jedla, notre intimité. Pendant nos promenades le long des petites criques qui s'ouvrent l'une dans l'autre en d'infinis chapelets, il lui arrivait de me prendre par la main. C'étaient toujours aux moments où nous marchions seuls, devant eux. Il la retirait aussitôt comme par pudeur. Ses sourires semblaient complices dans le bonheur, mais je voyais ses yeux inquisiteurs, ironiques. Que voulait-il ? Je savais qu'il n'était pas assez fat pour tirer vanité d'un baiser. Et j'avais jusque-là apprécié sa discrétion.

Un jour qu'il m'entourait familièrement les épaules de. ses bras, je me dégageai violemment. Je le regardai, haineuse. Quand je tournai la tête, je rencontrai les yeux de Jedla, qui nous avait observés. Ali traînait derrière, d'un pas nonchalant. Notre groupe se reforma comme après une déchirure.

Le même jour, à peine une demi-heure plus tard, nous descendîmes sur la plage. L'eau semblait froide. Seul, Hassein voulut se baigner. Peut-être en aurais-je fait autant, car j'aimais les bains glacés et les grelottements dans la chaleur de

l'été, mais je fuyais Hassein. Ali voulut se promener ; il nous le proposa.

J'acceptai aussitôt ; Jedla préféra rester étendue sur le sable ; elle nous dit de la

laisser.

Nous avons marché longtemps le long d'un sentier, à travers une forêt claire

d'eucalyptus qui semblait sans fin. J'aimais être près de lui. Il était grand, ce qui

me forçait à lever la tête pour le regarder parler. Je le fixais avec des yeux élargis

d'attention. J'avais deviné presque inconsciemment qu'il aimait être écouté.

Il discourait avec une exaltation contenue ; j'étais sensible à sa voix basse,

qui vibrait.

— Oui, disait-il, notre presse est pourrie. Mais cela ne me décourage pas ; il

y a énormément à faire dans notre pays. Je suis content de revenir à Alger ; le

journal que je vais monter sera bilingue : français et arabe. Ce sera difficile, je ne

me fais pas d'illusion. Mais si seulement au début je gagne à moi tous les jeunes,

je pourrai tenir. Jedla a peur d'un échec ; les échecs ont peu d'importance. Le

pire, c'est la léthargie, le sommeil ! On ne parle toujours que des colons, du

colonialisme. Le mal, voyez-vous, c'est notre mentalité de colonisés, de

colonisables. C'est cela qu'il faut secouer, c'est ce qu'il faut leur dire dans notre

langue.

Je n'avais rien à dire, moi, mais il s'en souciait peu ; il avait besoin d'un

public. Il me parlait de choses étrangères ; je l'admirais. Et mon admiration était

pour la première fois sans réserve. Son regard brillait ; je me dis que je pourrais

mener mon jeu avec, mon Dieu, pas mal de sincérité, sans hypocrisie. Par

moments, le sentier se rétrécissait ; pour éviter les buissons épineux, je me

serrais près de lui, et il m'arrivait de le heurter au flanc. Je m'imaginais alors qu'il

me troublait.

Je le sentais dans son nouveau silence, absorbé, pur. Et sa pureté même

allait m'aider. Tout m'apparut facile. J'agirais comme je l'avais décidé l'autre

matin. Je pensais à Has-sein qui devait être sorti de son bain et qui avait dû

retrouver Jedla, seule et calme.

Elle était en effet très calme, quand nous sommes revenus. Mais j'avais

oublié sa voix, une voix lente, calculée, pour nous dire :

— Vous êtes-vous bien promenés ?

La phrase était banale ; le ton se voulait neutre, Ali répondit par des mots

distraits — comme s'il avait passé son temps à m'embrasser, pensais-je avec

satisfaction et amertume en même temps.

Elle nous lança un regard bref. Brusquement, tout s'embrouilla en moi.

Non, elle n'était pas jalouse ! Il semblait y avoir en elle comme un rire

intérieur, comme une victoire. Ce n'était pas la jalousie ; ni la bouche haineuse et

le regard trop sec qu'avait Hassein.

Qu'avait-elle ? Que voulait-elle ? Dans cette chaleur sourde de l'été, un jeu

obscur commençait à s'ébaucher entre nous, un jeu aux lignes souples se tissait

dans l'air serein. Et Jedla en surveillait le dessin étrange.

Les intuitions de ce genre m'impressionnaient toujours ; celle-ci aurait suffi,

je crois, à me rendre simple, douce auprès de Hassein. Ali était naïf, ou absent.

Hassein était le plus droit, le plus jeune, sous ses rires amers. Il saurait être

tendre ; après tout, j'aimais la violence de ses baisers mordants, l'ardeur muette

de ses étreintes et même ses colères. Il m'avait, l'autre soir, broyée contre sa

poitrine... Mais il était maintenant loin, déjà bien loin ; et le regard farouche qu'il

me jeta ne me rassura guère.

Il était loin, et je sentis soudain que, pour Jedla et ses buts cachés, j'allais

devenir un jouet, une victime peut-être. Elle était résolue, sans pitié.

Au retour, Ali s'assit près de moi dans la voiture. Je sentais la présence trop proche de son épaule, sans avoir besoin de tourner la tête. Je chassai toutes mes peurs dans le vent de la vitesse. Je songeai que j'aimais une épaule d'homme.

Peu importait laquelle. Peut-être le sort me réservait-il celle d'Ali ?

Je me voulus fataliste.

CHAPITRE VII

A partir de ce moment-là, je me sentis une âme d'intrigante. J'aimais ce rôle, et sa solitude. Une intrigante ne devait compter sur personne, utiliser chacun. En somme, un personnage net, sans franges ni bavures. J'en jouissais déjà à l'avance. Je humais avec plaisir sa peau avant de l'endosser. Non, elle ne me serait pas trop grande • j'étais sûre de moi.

Aussi ma déception fut-elle humiliante quand, dès mon premier pas, Jedla me prêta son aide. En silence. Au début, j'espérais : inconsciemment. Mais tout devint facile, trop facile ; j'aurais dû alors ne pas croire à sa main tendue ; il ne pouvait y avoir de sa part de générosité. Pour m'en convaincre, il me suffisait de surprendre son regard sur moi; il ne sollicitait jamais, il ne s'ouvrait que rarement.

Il brillait, comme un diamant, fermé sur lui-même.

J'aurais dû me méfier, surtout ce matin-là quand elle apparut sur le seuil,

vêtue de noir, ce qui la rendait vieille, trop mince, lointaine. Ali s'installa derrière

dans la voiture. Hassein, près de moi, demanda vivement à Jedla :

— Vous ne venez pas ? Vous avez changé d'avis ?

Elle me regarda, moi seule. Et nous avons pensé de même qu'Hassein

devant rester à Alger, je reviendrais seule avec Ali. Je sentais mon cœur battre

sous son regard. Elle avait un sourire un peu triste, tiré de côté. Ses yeux étaient

battus ; elle semblait plus pâle que jamais.

— Je suis fatiguée, commença-t-elle.

Ces simples mots provoquèrent une sensation de malaise ; elle dut le sentir,

car son ton devint léger. Et cela me fit mal. Je détournai la tête ; j'eus le temps de

voir dans le rétroviseur le front soucieux d'Ali. Hassein écoutait Jedla avec un réel

intérêt. Il l'estimait beaucoup ; je ne l'aurais jamais cru capable de cette attention

respectueuse. Elle continuait :

— Je reporterai mes courses à la semaine prochaine. Ce n'était pas

important. D'ailleurs Ali aurait été trop occupé ; il m'aurait laissée seule. A ce soir !

fit-elle.

Nous avons fait le trajet dans un silence presque total. Ali n'était visiblement

pas d'humeur à parler. Je me rappelai les yeux battus et les cernes de Jedla. Je

me mis à penser à leur dernière nuit, à envier les êtres qui, de même qu'Ali,

peuvent emporter leurs nuits comme un sac lourd, précieux. Je songeai avec

désespoir aux miennes, vides; des entractes qui donnaient à ma vie un rythme

entrecoupé, comme une respiration, une marche monotones. Je mis cela sur le

compte de l'innocence. J'aurais voulu dire le mot, tout haut, avec dans la voix un

trémolo; pour rire Hassein ne m'aurait pas gênée, mais il y avait Ali.

J'arrêtai la voiture en plein centre d'Alger, devant la poste fraîchement

repeinte, barbouillée de blanc. Hassein me demanda l'heure et le lieu du rendez-

vous. Il rentrerait certainement, dit-il : il avait changé d'avis. Il réglerait ses affaires

en un jour. Tandis qu'Ali s'éloignait, il tourna la tête de mon côté, puis sifflota d'un

air ironique. Il ne se donnait pas la peine de cacher ses intentions.

« Je ne vous laisserai pas profiter de l'occasion ! », disaient ses yeux méchants.

Je démarrai sèchement ; j'aurais dû être contente de sa réaction immédiate, qui facilitait mes plans. J'aurais dû triompher à l'avance. Je le savais, et pourtant j'étais mal à l'aise.

*

Après avoir traîné quelque temps à la bibliothèque des facultés, j'allai déjeuner et passer l'heure de la sieste chez ma sœur aînée Leila. Elle portait ses trente ans avec bruit. Je lui trouvais une beauté dure, beaucoup de volonté. Elle décidait pour tous: pour elle, pour son mari, pour ses enfants, et même pour sa belle-mère. A moi seule elle posait des questions et me considérait comme un être libre — ou plutôt dangereux, avec lequel il fallait s'attendre à tout. Je l'aimais, bien qu'elle me fatiguât.

Elle me montra ses nouvelles robes, dit du mal de ses amies, maria beaucoup de gens, puis en vint à moi. Je dis avec qui j'étais venue. Elle m'interrogea sur Jedla, sur son mari. Quand elle sut que Jedla n'aimait pas sortir

ni s'habiller, .qu'elle était maigre, sauvage, elle s'apprêtait à l'exclure à jamais de son univers. Mais j'ajoutais qu'elle revenait de Paris, que son mari était journaliste.

— Si c'est un vrai, tant mieux ; tout le monde se fait médecin, maintenant, ou avocat...

Elle aimait le ton sentencieux, et ne se croyait originale qu'en répétant les phrases de son mari. Je me contentai de transmettre l'opinion de Hassein : un journaliste d'avenir, avait-il dit. J'ajoutai, je ne sais pourquoi, qu'il aimait sa femme, beaucoup. Mais Leila n'était pas sentimentale ; Myriem, elle, aurait soupiré sur ces derniers mots, m'aurait demandé des détails, en cachant son avidité sous une douceur nonchalante.

Leila avait sauté sur le nom de Hassein. Elle avait un jour déclaré bien haut qu'il était le seul à pouvoir faire un bon mari pour moi. «C'est un homme! » avait-elle appuyé. J'avais confiance dans son jugement en cette matière; elle avait le réalisme de nos vieilles femmes fortes.

— Tu le revois depuis longtemps ?

Je dis ce qu'il en était.

— J'ai toujours pensé que c'était un excellent parti: une bonne situation, bonne famille. Il a l'air d'avoir du caractère... Lui, ajouta-; t-elle en me regardant rêveusement, il ne demanderait pas mieux.

Elle jugea inutile de préciser, tant cela lui paraissait évident : il épouserait ainsi une grosse fortune, en même temps qu'une belle fille. Elle était pourtant dépourvue de cynisme.

Je la regardai avec une certaine admiration. De la voir forte, positive, me réconfortait. Ses limites elles-mêmes étaient des frontières rassurantes. Je retrouvais en elle le sang kabyle qu'elle tenait de sa mère ; car Leila comme Myriem étaient mes demi-sœurs. Leur mère, divorcée, vivait dans son village, «au pays», comme on disait. On ne la voyait jamais à Alger ; elle parlait l'arabe avec un accent trop prononcé ; elle s'habillait de djellabas volumineuses, comme les rudes paysannes. Je l'avais vue, une fois, à une noce.

Quand la chaleur devint supportable, Leila m'entraîna dans les magasins. J'avais oublié les foules oisives, les regards qui épiaient en un éclair ; je repris, sans le vouloir, ma démarche balancée de citadine. J'avais peine à suivre Leila,

toujours pressée, qui s'engouffrait en coup de vent dans les boutiques, faisait,

d'un ton sans réplique, plusieurs commandes aux employés, et ne savait se

décider. Elle me racontait entre-temps ses ennuis avec sa nouvelle femme de

ménage, une Espagnole.

—Je paye dix mille francs de plus le plaisir de me faire servir par une

Européenne ! disait-elle âprement. Elle me parlait toujours en arabe ; dans ma

famille, elle était la seule à le faire avec moi. Elle était vraiment ma sœur.

*

Elle me fit .arriver en retard à mon rendez-vous ; je trouvai Hassein et Ali qui

discutaient avec animation. Hassein me sourit ; le retour serait gai.

Il était à peine six heures ; sur la route, un vent léger nous apportait des

bouffées de fraîcheur marine. Nous étions bien. Je laissais la voiture rouler

doucement, comme une bonne bête ; la mer s'endormait sur le côté de la route.

Le soir ressemblait à un début de fête.

Quand Hassein nous proposa, à la sortie d'Alger, de nous arrêter au casino

de la corniche sur la route, j'acceptai avec plaisir. Ali fit un oui passif. Il semblait

calme, un peu indifférent ; il parlait peu. Hassein1 nous fit entrer comme s'il était

chez lui ; je retrouvais son aisance comme un vieux vêtement, avec sympathie. Il

y avait peu de monde.

Nous avons dû rester là au moins une heure, dans un bien-être mou. Il

semblait que nous n'avions plus à partir, que la musique ne s'arrêterait jamais.

Sur la piste dansaient quelques couples. Je jetai un regard distrait sur les femmes

trop fardées. Aucune n'était belle.

Ali était rêveur, toujours absent. Depuis; notre entrée, Hassein buvait sans

arrêt. Quand il m'invita à danser et que je fus contre lui, je sentis son haleine trop

forte ; l'alcool faisait étinceler ses yeux. Je le lui dis ; il me sourit sans répondre. A

la fin de la danse, il me quitta, en me glissant dans l'oreille qu'il allait jouer : pour

une fois, peut-être, je lui porterais chance.

Je revins à la table, en haussant les épaules.

Je m'aperçus qu'Ali nous avait suivis du regard pendant que nous dansions,

et je me sentis rougir. Soudain, j'eus envie de parler, de parler haut ; comme si un

dégoût intérieur, creusé au fond de moi, se réveillait. Je parlai, et j'étais vraiment

sincère.

— Par moments, j'en ai assez de ce monde, de ces gens, de cette race.

Tout se vide en moi brusquement. Je ressens alors une amertume de vieille

femme. Mais le regret ne me servira à rien. Je ne sais où fuir.

Je me sentais lasse, mais déjà je faisais attention à ce qu'il pourrait penser.

Il était là, près de moi. Je dis mes rêves d'une vie calme, d'une paix dans le

silence, dans le soleil, dans l'oubli. Je dis ma recherche des êtres — et non la

poursuite de fantômes. Je dis la vanité de ces couples qui continuaient à danser,

jambes entre jambes, le regard terne comme s'ils étaient déjà en enfer. Même

alors, je n'oubliais pas pourtant l'excitation et le sang chaud et la fièvre de tous

ces plaisirs. Je dis seulement leur retombée.

— C'est cela, ma vie. Elle est rapide d'ordinaire, elle coule vite. De temps

en temps, pourtant, elle se ralentit ; les réveils sont tellement pénibles. Je préfère

alors m'endormir. Pourtant, je sais qu'il y a autre chose...

Mon pathétique était de mauvais goût. Il dut en éprouver une certaine gêne.

Je n'attendais pas de réponse. Il m'avait écoutée ; son attention avait été

profonde; comme une grotte fraîche où je me serais oubliée. Quand j'eus fini,

j'eus son regard droit, qui m'alia au fond du cœur — comme s'il m'avait tendu la

main, par-dessus la table, par-dessus le champagne de Hassein. J'aurais voulu

dire merci, avec mon âme.

Hassein revint ; son air sombre lui donnait l'air d'un « Prince du désert ».

Ses yeux étaient devenus immenses, noirs. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

Avec un mouvement de tête vers la piste, il m'invita à danser. J'allais refuser

: sa désinvolture m'avait déplu, surtout devant Ali, et maintenant. Mais, déjà à ce

moment, je commençais à avoir peur — à cause de ses yeux, sans doute. Je me

levai après un moment d'hésitation ; du regard je priai Ali de me pardonner.

Hassein me serra dans ses bras. Il sentait encore plus l'alcool que tout à

l'heure. Je lui demandai s'il avait perdu beaucoup; je rie portait jamais chance. Il

se contenta de sourire, d'une façon indéfinissable. Quand il parla ensuite, je fus

étonnée de sa voix basse comme la mer. Il me tutoya :

— Tu avais l'air de te plaire dans la compagnie d'Ali Moulay. Je vous

regardais depuis un bon moment Tu faisais beaucoup de discours.

— Ali Moulay m'écoute et me tient compagnie. Il ne boit pas, ne joue pas.

— Ali Moulay est marié.

— Pardon ?

Ma peur me descendit jusqu'au ventre, mais je crânais.

— Tu comprends parfaitement. Je te répète qu'Ali Moulay est marié, qu'il aime sa femme, que sa femme a été ton amie. Je me demande d'ailleurs comment, car elle vaut mieux que toi, beaucoup mieux que toi...

Je m'efforçai au mépris :

— Vous avez bu !

— Non !

— Vous avez bu ; vous ne savez plus ce que vous dites.

— Non. Je vois clair, je te dis. Je suis même le seul à voir clair. Ali Moulay est un naïf, sa femme est honnête. Toi, je te connais. Déjà, ton ancien fiancé, tu as trouvé le moyen de l'enlever à une autre. Cela te fait plaisir.

— Ce n'est pas vrai. Ses parents l'avaient seulement promis à sa cousine. Lui, n'avait jamais voulu.

Il ne m'écoutait pas.

-Tu l'as pris à une autre, et puis tu l'as repoussé. Je te connais : il te faut des hommes à tes pieds, même s'ils ne te plaisent pas ; ce sont quand même des hommes. Tu n'as soif que d'hommes. Celui-ci, peut-être t'intéresse-t-il, mais

surtout : il est marié. Tu es jalouse de sa femme, alors, tu n'hésites pas. Pour satisfaire tes caprices, tu ferais pis. Je t'avertis, je suis là ; j'empêcherai ces saletés.

Il parlait bas, mais vite, et sa voix tremblait. Il semblait seulement un peu excité. Il me dégoûta. Peut-être, après tout, avait-il raison ; c'était sans doute ma vérité qui me dégoûtait. Peu m'importait. Je le haïssais.

— Taisez-vous ! lui dis-je.

Il se tut, soudain. Je n'osais croire qu'il m'avait obéi. Son visage se détendit.

Il me serra plus fort dans ses bras. Je commençais à en être gênée.

Il devenait doux, tendre. J'avais toujours peur. Il se remit à parler d'une voix chargée :

— Embrasse-moi ! dit-il, embrasse-moi devant tout le monde !

— Vous êtes fou, lâchez-moi! Laissez-moi!

J'étais raide comme un arbre.

— Embrasse-moi, fit-il, embrasse-moi devant Moulay.

J'avais honte. J'aurais voulu fuir. Sa colère montait tandis qu'il répétait, en bafouillant : « Embrasse-moi !»

La danse finit à ce moment. Je regagnai ma place en tâchant de cacher ma nervosité.

Il me suivait d'un pas incertain. Il s'arrêta, presque chancelant, devant Ali.

Sa voix devenait pâteuse. Je n'osais regarder Ali.

— Elle ne veut pas..., fit-il.

Son doigt me désignait. Je me levai brusquement et je l'interrompis :

— Partons !

*

Il s'endormit pendant le trajet du retour. Nous étions, Ali et moi, silencieux ;

j'allais vite. J'avais hâte de rentrer, de me retrouver seule. Je sentais en moi les

piétinements, les impatiences de ma colère — malgré la route bleue et la mer

toujours présentes, comme des compagnes éternelles.

J'arrêtai devant l'hôtel de Hassein, à cent mètres de l'entrée du village. Je

détournai la tête quand Ali le réveilla et l'accompagna dans sa chambre. J'aurais

aimé pleurer de rage; c'étaient les seules larmes que j'acceptais.

Quand Ali sortit de l'hôtel, à une lueur brève de ses yeux je vis qu'il était

étonné de me trouver encore là. Il m'accompagna d'abord au garage, puis nous

marchâmes ensemble jusqu'à nos maisons, au bas du village, près de la falaise.

La nuit était claire ; notre silence se confondait avec la pénombre.

Mais nous pensions à la même chose ; je dis sourdement :

— J'ai honte pour lui, j'ai honte ! Parce que vous êtes là, parce que Jedla est là aussi, parce que vous êtes purs. J'ai honte de moi !

Il parla doucement, et sa voix semblait presque tendre, dans le noir. J'aurais voulu voir son visage, mais je n'osais. Il était prêt, disait-il, à m'aider pour n'importe quoi ; il me fallait être forte; j'étais lucide, c'est pourquoi il m'estimait, mais ce n'était pas suffisant; je devais réagir. Jedla et lui m'aideraient, il me le promettait.

Il parla longtemps ; l'obscurité s'épaississait entre nous. Quand nous passâmes devant chez lui, je vis une lumière à la fenêtre. Je dis tout haut que Jedla attendait.

Il s'arrêta devant ma porte. Un réverbère tout proche projetait une lumière jaunâtre. Il me regarda en face et me sourit spontanément. J'eus un élan brusque.

Je ne sais encore maintenant ce qu'il me prit à cette seconde.

Je dis « Merci ! » d'une voix ardente, et soudain, je saisis sa main, j'y déposai un baiser furtif. Je me sauvai, tremblante, honteuse. Mon geste avait été humble.

Quand je me mis au lit, je n'avais déjà plus de plans — seulement des

sentiments qui me déroutaient, et un cœur troublé. J'avais embrassé Ali. L'odeur

de la nuit, la voix vulgaire d'un Hassein ivre, le réverbère jaune en avaient été les

causes.

J'eus une pensée pour la fenêtre éclairée de Jedla dans la nuit. Nous étions

passés tous deux à côté, sans nous arrêter.

Je

m'endormis

ensuite,

aussi

profondément

que

d'ordinaire.

CHAPITRE VIII

Devant Jedla, le lendemain, je regardai Ali sans gêne. Il avait évité mes

yeux; je sus qu'il n'avait rien dit à sa femme : il devenait mon complice, malgré lui.

J'étais à mon aise ; un secret ne m'aurait pas empêchée de rire avec lui, ni de lui

parler' à voix basse. J'étais peut-être dépourvue de scrupules ; mais je

m'acceptais et c'était l'essentiel.

Maintenant, je m'étonne de ne pas m'être posé un moment la question: «

Qu'a-t-il pensé de mon geste, de ce baiser ? » Ma seule force, en ce temps-là,

était mon indifférence aux opinions des autres ; leurs jugements ne

m'intéressaient pas ; quand ils me touchaient, ce n'était que par leur présence.

J'étais vulnérable aux sourires, à un regard, à un timbre de voix.

Aussi, ce matin-là, quand je lus la haine dans les yeux tirés de Jedla,

j'éprouvai comme un grand froid soudain. Jusqu'alors elle m'avait témoigné de

l'indifférence le plus souvent, quelquefois du mépris, plus rarement de la

tendresse. Un jour même, son regard m'avait crié « Non ! », devant la porte

sombre d'un lycée oublié maintenant. Ce n'était pas là de la haine, mais une

révolte aveugle. On aurait dit une tempête. La haine avait une lueur glacée

comme une déroute ; je ne le sus que ce matin-là.

J'avais emmené avec moi mon petit neveu. Rachid avait quatre ans ; il était

sans beauté, mais il me plaisait pour ses caprices, son mauvais caractère et son

air farouche. Quelquefois il avait des élans inattendus qui me trouvaient sans

défense. Je l'embrassais alors avec fougue ; il devenait étrangement docile, faisait

une moue bizarre, en clignotant des yeux, comme pour résister à un vent trop

violent. Il n'en était que plus charmant. Je n'aimais que cet enfant.

Ce jour-là, il avait pris ma main ; avec un air buté, il avait ordonné : «

Prends-moi avec toi ! » Myriem m'avait supplié de l'en décharger. Elle ne

s'occupait plus que de l'enfant qui remuait dans son ventre; je le lui dis,

ironiquement, avec un rire aigu qui m'écorcha moi-même. Je me sentis méchante,

mais sans remords quand elle soupira. Je pris la main de Rachid.

Ali l'accueillit avec transport; devenus aussitôt amis, ils se sauvèrent dans le

jardin. De la véranda, j'entendais leurs éclats de rires. Jedla, aussi pâle que la

veille, semblait nerveuse. Elle m'écouta à peine quand je racontai ma journée à

Alger. Je passai sur l'incident de Hassein. D'ailleurs il n'avait pas reparu.

Je devais rentrer avec Rachid pour le repas. Jedla voulut me retenir ; je ne

le pouvais pas. Ali et Rachid revenaient du pas tranquille de deux grands amis, au

retour d'un long voyage. Jedla paraissait maintenant pleine d'entrain. Elle insista

pour offrir à Rachid un morceau du gâteau qu'elle venait de préparer. Quand elle

revint de la cuisine, une assiette en main, elle me sembla presque heureuse.

Avec un sourire hésitant, elle tendit le gâteau à l'enfant. Je vis Rachid reprendre soudain son front des mauvais jours. Il baissa la tête et recula. Jedla l'encourageait de la voix. Elle s'agenouilla près de lui ; avec le même sourire, elle lui offrit de nouveau l'assiette. Ce fut au deuxième refus silencieux de l'enfant que nous prêtâmes attention, Ali et moi, — une attention un peu anxieuse. Le même silence buté de Rachid, et ses yeux mauvais. Et la voix encore souriante de Jedla, patiente.

Rachid recula jusque dans mes jambes. Elle lui tendit une troisième fois le gâteau, et je vis dans ses yeux étroits comme une prière — et, en même temps, une peur. Rachid fit non de la tête s'agrippa à moi ; les yeux de Jedla s'emplirent alors brusquement de larmes. Elle posa précipitamment l'assiette sur la table et s'enfuit dans la cuisine.

Ali et moi nous sommes regardés avec la même inquiétude ; je me suis levée pour la rejoindre. Elle était debout, le visage contre le mur. Voir ce dos bien droit, à peine secoué, et non un corps effondré, me bouleversa. Elle semblait

figée là, contre ce mur de pierre, pour toujours.

Je ne sus que lui mettre la main sur l'épaule, et l'appeler tout bas :

— Jedla ! Jedla !

Elle se retourna brutalement.

— Va-t'en ! cria-t-elle. Va-t'en ! Laisse-moi ! Laissez-moi tous !

Oui, à travers son visage en larmes, son regard était bien celui de la haine.

*

Quand je sortis sur la terrasse, je sus qu'Ali avait entendu. Il voulut

m'accompagner chez moi; il n'osait aller jusqu'à elle. J'eus pour lui un sourire

triste.

Devant la porte, il me dit d'une voix nette, comme s'il avait pesé tous ses

mots pendant le trajet silencieux:

— Nadia, il faut excuser ma femme, ne pas lui en vouloir...

J'eus un haussement d'épaules. Je sentis en même temps que j'avais le

beau rôle, celui de l'indulgence fatiguée.

— Il faut la comprendre, je vous en prie. Elle est très nerveuse depuis

quelques mois, depuis sa fausse couche ; elle croit qu'elle ne pourra pas avoir

d'enfant désormais. Quand elle a vu Rachid avoir peur d'elle, elle n'a pu le

supporter.

Il me serra la main comme pour une prière; je lui affirmai que je ne lui en voulais pas, je promis de revenir, je souris même pour le rassurer.

Tout le reste de la journée, je ne pensais qu'aux bonnes raisons qui devraient me rendre joyeuse ; peu importait l'amitié de Jedla : j'avais maintenant celle d'Ali, j'avais sa confiance. Elle seule devait servir à mes fins, au moment où Hassein abandonnerait ses menaces pour autre chose. Finalement — et je soupirai — cet «autre chose» me laissait froide. Le début de ce jeu compliqué, que j'avais imaginé pour satisfaire mon amour-propre et mon désœuvrement, m'avait passionnée ; mais je n'étais pas capable d'aller jusqu'au bout. Je trouvais trop de charme à Ali, je craignais trop Jedla, j'oubliais Hassein dès qu'il n'était plus là.

J'allais finir par me prendre dans les filets que j'avais moi-même tendus.

Mais j'avais compté sans la haine de Jedla ; ou sans son aide, car ce fut la même chose.

Les jours suivants, par leur gentillesse et leurs prévenances discrètes, Ali et Jedla elle-même finirent par me faire oublier cet incident ; c'était d'ailleurs si facile

de le mettre sur le compte de l'énervement -de dépouiller Jedla de tout son mystère pour l'habiller de complexes.

J'interprétai donc toutes les petites déchirures passées comme les signes d'une jalousie naturelle chez une femme stérile. Je repris avec aisance mon rôle d'amie de la famille.

De temps en temps, il est vrai, revenait en moi, comme une vrille, le regard haineux d'un visage en larmes, et la voix qu'elle avait eue pour crier : « Va-t'en !»

Je chassais cette impression désagréable. Je me répétais les paroles d'Ali, je voulais croire à leur amitié. Je me trouvais bien avec eux.

J'avais revu Hassein une ou deux fois seulement, toujours devant Ali et Jedla. Tout en affectant à mon égard vin silence agressif, il avait cherché à accrocher mon regard ; je l'avais ignoré. Une fois, la nuit, de ma fenêtre, je crus le voir rôder autour de la maison ; longtemps, sous le réverbère, une silhouette d'homme se tint debout, immobile. De là-bas, il pouvait voir me fenêtre éclairée. Il savait que c'était celle de ma chambre. Je songeais alors que, quelques jours plus tôt peut-être, je n'aurais pas hésité à aller le rejoindre, furtivement. Je me couchai aussitôt cette nuit-là. Je ne le revis pas.

Même la veille du départ d'Ali, il n'apparut pas; il savait pourtant qu'Ali allait

s'absenter deux ou trois semaines, pour un séjour à Paris. Il avait été convenu les

derniers temps que, puisque leur installation à Alger n'était pas terminée, Jedla

resterait là. Ali fit venir une de ses sœurs pour lui tenir compagnie. Je promis de

consacrer à Jedla le plus de temps possible. Il partit tranquille.

Devant Jedla, le jour de son départ, il me répéta, à demi sérieux, qu'il me

confiait sa femme. Nous l'accompagnâmes à l'aéroport d'Alger. Quand il me serra

la main en me regardant bien en face, je me sentis presque fière d'avoir ainsi

obtenu sa confiance.

Ce n'était pas un si mauvais résultat. Et déjà à ce moment-là, je crois que je

m'en serais contentée.

*

La belle-sœur de Jedla, Aïcha, était une vieille fille maussade et déjà toute

ridée ; elle passait ses journées à errer de pièce en pièce, en marmottant tout bas

comme une folle. Jedla me supplia de venir m'installer auprès d'elle. J'acceptai

d'autant plus volontiers que Myriem, de nouveau réconciliée avec sa belle-mère,

l'avait invitée chez elle. La maison ne résonnait que de leurs tendresses bruyantes, je préférai le silence de Jedla.

Elle était là maintenant pour des journées et de nouveaux soirs avec moi. Le double sentiment de l'avoir eue toujours près de moi, comme des souvenirs d'enfance épars, et de la trouver neuve, inconnue. Les journées s'écoulaient lentement. La maison était fraîche; on n'entendait que les pas furtifs d'Aïcha, qui errait dans son rêve.

J'allais me baigner seule le matin sur la plage. Même alors, je sentais derrière moi, là-bas, au milieu du jardin enfoui, la présence de Jedla. Je revenais, chargée d'eau et d'algues, sans me sécher. Elle m'accueillait avec un demi-sourire dont la grâce me faisait tout oublier. Nous nous mettions à table avec un appétit glouton ; je découvrais le rire de Jedla qui perçait comme une coulée d'eau froide sur de l'herbe de printemps. On en restait tout étonné, un peu rêveur. Nos plaisanteries fusaient ; même Aïcha, qui ne comprenait pas notre français, avait quelquefois un sourire d'indulgence.

Parfois, Jedla acceptait de m'accompagner sur la plage. Elle s'asseyait un peu à l'écart, sur une chaise longue. Je tombais à ses pieds sur le sable et lui

demandais de venir se baigner. Elle secouait la tête, refusait toujours et, selon

son humeur, alléguait différentes raisons ; je ne sus jamais quelle était la vraie.

Elle disait : •

— Je ne veux pas me mettre nue devant les autres.

Ou bien :

— Je suis trop maigre pour porter un maillot de bain.

Je me rappelle aussi comment ces journées finissaient. Après avoir enfoui

notre calme dans la paix de la nuit, sur la véranda, nous allions nous coucher

dans la même chambre comme deux sœurs ; nous rapprochions nos deux lits, et

il nous arrivait souvent de chuchoter longtemps dans le noir.

Le charme aurait pu durer ainsi, toujours. Je n'étais plus ouverte désormais

que pour la mer et pour la voix chaude de Jedla. Pour son amitié. Si, alors, j'avais

compris qu'elle était une ruse, je me serais enfuie, égarée, dans la nuit, pour ne

plus jamais revenir.

CHAPITRE IX

Elle avait reçu ce jour-là une lettre de Paris ; elle s'enferma dans sa

chambre. J'en profitai pour aller rendre visite à Myriem. Sa belle-mère me haïssait

; elle le manifestait en me dévisageant, avec insolence, de ses gros yeux aux

paupières lourdes. Je supportai avec indifférence ses questions insidieuses, sa

curiosité fourbe. Je suis rentrée le soir, après le repas, auprès de Jedla.

Son visage me frappa : légèrement rose, alors qu'elle était toujours si pâle,

et surtout, surtout, ses yeux élargis comme ceux d'une gazelle avant de s'élancer

dans le désert, ses yeux qui lui donnaient plus que jamais un air d'étrangère.

Comme à l'ordinaire, nous sommes restées sur la terrasse, dans l'obscurité.

Aïcha se couchait tôt, comme les taupes.

J'étais habituée à son silence, mais celui-ci était d'une autre sorte ; il

m'agaçait. Les jours passés, elle restait taciturne ; elle n'en était que plus

présente. Mais ce soir, je savais qu'elle n'était plus là. Je me levai, énervée.

J'allumai brusquement; elle cligna les yeux, éblouie. Je lui en voulais.

J'allumai aussi la radio ; une musique de jazz envahit la pièce.

Elle ne bougea pas, ne dit mot. J'étais encore en colère, avec un léger

remords au fond. Mais je chassai tout. D'ailleurs, le bruit me plaisait, et ce rythme

qui n'en finissait pas de piétiner. La gaieté me revint vite. Peu importait qu'elle fût

fausse.

J'allais d'une chambre à l'autre, désœuvrée, l'âme baignée de musique et

de facilité. Je me déshabillai, mais une fois én pyjama, je vis que je ne pouvais

me mettre au lit ; je revins sur la véranda. Elle était assise dans le coin resté à

l'ombre ; son profil se découpait à la lumière.

Elle me sourit et je lui pardonnai tout.

Je m'assis à ses pieds, par terre, et je mis ma tête sur ses genoux. A cette

heure, je l'aimais étrangement. Son silence avait pris fin, et son isolement ; et ma

colère. Elle pariait, elle parlait, et sous le poids de ses mots, je gardais les yeux

fermés. Elle parla d'Ali dont les affaires se réglaient au mieux à Paris ; il était

presque sûr de fonder son journal à Alger... Elle parla longtemps. Mais je ne me

rappelle que son excitation finale; elle disait, je crois :

—Je suis heureuse. Tout va être simple maintenant, tout va être beau...

J'entends encore le timbre sourd de sa voix pleine d'espoir, et sa façon de

dire comme une plainte :

— Je suis heureuse !

Je l'étais moi aussi. Et c'est à elle seule que je pensais ; elle rayonnait. Je

sais bien, il y avait la nuit claire, la lune insolente dans une large flaque jaune; il y avait le jardin au fond et, derrière, l'encre de la mer; il y avait cette lumière de la chambre qui donnait à son profil un éclat pâle et tendre. Mais c'était elle qui rayonnait.

Je levai les yeux vers elle, suppliante; qu'elle soit toujours ainsi dans sa fièvre et son bonheur, et tout serait bien pour moi. Tout serait plein.

*

C'est alors que j'eus le désir de parler, de prier, de penser tout haut : pour éteindre un vieux remords ; pour me faire pardonner ; ou bien peut-être, tout simplement, pour qu'elle me regardât, pour que ses yeux, perdus au loin, revinssent sur moi.

Je parlai, et je dis combien je l'aimais, elle, combien je l'avais toujours aimée, et crainte-à la fois, et admirée. Combien j'aimais leur couple. Je parlais, je m'excitais, je ne pouvais plus m'arrêter. Je dis que je les trouvais purs, qu'ils m'émouvaient, qu'ils m'intimidaient. Je dis toute ma ferveur. Et comme j'avais enfin trouvé le mot, et comme je voulais le prouver, je dis le baiser furtif que

j'avais posé sur la main d'Ali, en demandant merci. Là, mon excitation tomba court. Il y eut le silence. Il y eut la nuit, et je compris alors que même la nuit ne me ferait jamais pardonner ce que je venais d'avouer.

Le silence dura juste le temps que je prisse peur. Tout était perdu.

— Elle frissonna soudain ; elle se força à parler avec calme, mais je sentais sa voix vibrer légèrement.

— J'ai toujours su qu'il y avait eu quelque chose entre vous. Je l'ai toujours su. D'ailleurs, depuis que tu es là, je n'ai pensé qu'à trouver le moyen de te le faire dire. Mais ce soir..., dit-elle avec un petit ricanement, mais ce soir, je, ne m'y attendais pas.

Elle ricana une seconde fois, longuement, et cela me fit mal. Cependant, je ne dis rien. Nous nous sommes levées et nous sommes allées nous coucher, sans un mot. J'aurais bien voulu, cette nuit, fuir de cette maison.

*

Cela arriva le soir. Depuis le matin, je la sentais nerveuse ; son visage était faussement calme. On devinait qu'elle serrait les dents de rage. J'avais observé un curieux plissement au coin des yeux, comme en ont les vieilles femmes, et les

enfants quand ils sont sur l'extrême bord des larmes.

On la sentait butée. Elle parla beaucoup à table, plaisanta et rit, d'un rire insolent, qui semblait ruisseler d'une autre gorge. Son visage devenait alors presque grimaçant. Elle s'adressait surtout à Aïcha, dans son arabe guttural; quelquefois, elle se retournait vers moi et reprenait instinctivement son français

banal.

Nous sommes allées nous coucher peu après. J'étais inquiète. Ensuite, je le savais, tout deviendrait, en moi, étale, comme un océan. Je serais passive.

Elle ne se déshabilla pas ; elle attendit que je fusse au lit et s'assit à mes pieds. Moi aussi, j'attendais. J'étais prête.

— Est-ce que tu aimes Ali ?

Sa voix était dépourvue d'expression, presque objective. Une révolte en moi. Tout, mais pas cela ! Qu'elle fasse des reproches, qu'elle accuse, qu'elle pleure, mais pas ce ton froid, ce ton de spécialiste. Et puis, après tout... Une colère me prit. Oui je lutterai, je me sauverai d'elle, de son emprise, de tout.

— Tu as bien deviné ! -

Je m'arrêtai juste le temps de la regarder en face. J'aurais voulu être cruelle, odieuse. Mais son visage restait inaltérable. Je choisis le cynisme.

— Enfin, aimer, c'est beaucoup dire. Il me plaît. Je le trouve beau. Il a une

force qui ne me laisse pas insensible, à laquelle je ne suis pas habituée, après tous les petits jeunes gens qui m'ont entourée. C'est pourquoi je peux presque dire que je l'aime. Et peut-être que lui, je le trouble...

J'espérai un moment que ma vulgarité l'atteindrait. Elle resta impassible.

— Comment vois-tu la suite ?

Seuls, ses yeux semblaient éteints, et son visage plus dur. On aurait dit une femme d'affaires.

Je me forçai à rire. Mais je commençais à être lasse de cette fausseté.

— Oh ! fis-je, ne crains rien. Je sais qu'il t'aime. Et c'est normal.

Je m'attendris.

— Vois-tu, Jedla, c'est vrai, il me plaît, je crois presque l'aimer. Mais tu es là. Je ne l'oublierai pas. Je crois que jusqu'à maintenant j'étais prête — et même plus tard je serai prête — à toutes les trahisons, à toutes les ruses pour avoir l'homme que je veux. Mais aujourd'hui il y a toi. Et je ne peux rien. Je n'ai d'ailleurs aucun mérite : je sais qu'il t'est attaché, qu'il t'aime. Mais même si j'avais la moindre chance de l'avoir, je ne pourrais rien calculer contre toi. Je le sais maintenant — et je n'y comprends rien... C'est peut-être ce que l'on appelle

l'amitié. Je ne le pense pas. Tu n'es l'amie de personne ; et si tu étais la mienne,

je n'hésiterais pas à te tromper pour un homme; cela s'est toujours passé ainsi

entre femmes, entre sœurs. Alors ?... De l'admiration ? Peut-être... Ce n'est pas la

peine de chercher, dis-je, soudain lasse, prête aux larmes d'attendrissement, ou

d'impuissance. Je n'en sais rien. De toute façon, ne crains rien ; ne pense plus à

tout cela.

Je m'enfonçai sous les draps, prête à lui tourner le dos. Je me sentais seule,

effondrée - aveuglée. Qu'elle me laisse pleurer dans le noir, et qu'elle ne dise plus

rien ! J'allais fermer les yeux pour la nuit, mais elle parla.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut sa gravité, une gravité bizarre, qui cachait

quelque chose. J'avais tout oublié, et je la regardais avec une peur vague. Elle

répéta par deux fois sa première phrase, avant que je l'entendisse. Elle avait dû

voir mon inattention, mais elle semblait armée jusqu'à la fin, d'une longue

patience, qui l'emporterait, qui nous emporterait jusqu'à l'anéantissement. Oui, il

ne lui restait plus que cette patience tenace, hallucinée.

— Ecoute-moi, dit-elle. Les choses ne se

présentent pas comme tu le

crois; tu fais fausse route.

Elle s'arrêta. Elle avait haleté, comme si, après avoir décidé de parler coûte

que coûte, elle avait soudain peur. Mais elle répéta :

— Tu fais fausse route.

Je l'écoutais, l'esprit vide, effrayée par les paroles qu'elle allait prononcer.

CHAPITRE X

Je te laisse le champ libre pour conquérir Ali. Le champ libre, entends-tu ?

Mets tes semblants de scrupule de côté. Bien plus, je vais t'aider. Oui : je te le

donne ! C'est en somme une alliance entre nous, une sorte d'association. Toi, tu

peux y gagner Ali, moi... Mais cela ne te regarde pas.

Depuis qu'elle avait commencé à parler, à ses yeux trop brillants qui me

fixaient avec une sombre exaltation, je savais que quelque chose d'extraordinaire

allait arriver. Je la regardais quand même, avec des yeux soudain élargis de peur,

comme devant une folle.

On eût dit qu'une avidité passionnée la forçait à répéter pour elle, tout haut,

de sa voix frémissante, des pensées ressassées depuis un mois. Je n'eus aucune réaction ; un fossé immense s'était tout à coup ouvert entre nous ; elle était déjà seule, sur l'autre rive.

— D'ailleurs, pourquoi ne pas dire les choses franchement ? Pour que, au moins, tu n'oublies pas par la suite que c'est moi qui te l'ai donné.

» Depuis ma fausse couche, bien que le docteur ne m'ait rien confirmé, je sais, moi, que je n'aurai jamais d'enfant. Ali cherche à me convaincre que ce ne serait pas un malheur, qu'il le supportera très bien.

Elle s'arrêta un moment; puis elle poursuivit, les yeux au loin :

— Je vois bien la suite : il va se détacher de moi, lentement; comme il est bon, il ne voudra jamais se l'avouer; son amour se transformera en pitié. Et sa pitié, je n'en veux pas ! Voilà pourquoi je veux le libérer; je n'ai que ce moyen détourné. Séduis-le ! tu en as le pouvoir; et si tu ne réussis pas, je te donnerai des recettes. Il aura beau résister, s'accrocher à moi, à sa fidélité, à sa loyauté. Tu es belle, je te trouve très belle ; tu n'es pas marquée, comme moi. Il faiblira peut-être.

Alors, je pourrai le quitter. C'est le seul moyen, le seul. Ce sera sans doute

difficile, mais, à nous deux !

C'était effroyable. Elle parlait déjà comme si notre pacte était conclu, un

pacte que te trouvais diabolique.

j'essayai de placer quelques timides objections : il n'était pas sûr qu'elle ne

puisse plus avoir d'enfant; même si cela était, Ali l'aimait.

Elle n'avait pas le droit de disposer de sa vie, de leur vie. Après tout, Ali

n'était pas un objet, mais un être libre. Même si notre pacte se faisait, tout ne

dépendrait que de lui.

— C'est justement le risque à courir, coupa-t-elle, un risque où tu n'as rien

à perdre, où tu peux le gagner.

Elle m'avait à peine écoutée; ses yeux farouches fixaient autre chose. Puis

elle eut pour moi un sourire ironique : elle se moquait manifestement de ma

bonne volonté. Elle me préférait perfide, coquette, sans scrupules.

Quand elle se remit à parler, je sus, à son air définitif et las à la fois, que je

n'arriverais jamais à la convaincre. Elle ne s'adressait pas à moi.

— Je me rappelle ce jour où tout a changé brusquement, où tout s'est mis

à tourner, à se déplacer lentement... Peu importe au fond, pour moi et pour lui, de

ne pas avoir d'enfant; c'est autre chose.

Sa voix était lente, comme dans un rêve. Je compris soudain. Je me

rappelai ce jour où, sur la plage, Ali et moi nous étions amusés, où, pour la première fois, je l'avais trouvé beau, où mon regard s'était heurté aux yeux hostiles de Jedla qui nous observait d'un air impénétrable quand nous l'avions rejointe. « Quelque chose avait changé brusquement », répétait-elle en évoquant ce jour, ce soleil. « Une chose, disait-elle, dure comme un coup de poing, acide comme une rage de dents. Je compris que j'étais jalouse. »

Je regardais son visage tendu et sa souffrance. C'était, disait-elle, ce qu'il restait à endosser de l'amour, cette charge, cette défaite. Elle avait longtemps résisté ; elle nous avait épiés : elle avait scruté, la nuit, le visage clair d'Ali; elle avait surveillé ma beauté, mes éclats de rire, mon insolence, mes airs de chatte.

Et puis, elle avait eu peur — peur de cette jalousie qui l'avait habitée, sans cris, sans impatience, qui la grignotait, sournoise, avec des dents pointues.

Elle s'était méfiée trop tard; elle ne pouvait que se révolter. Non, elle n'accepterait pas ces tourments.

— J'ai encore de l'orgueil ! continuait-elle en serrant les dents. C'est pour cela que je t'offre Ali. Toi ou une autre, peu importe. Si tu es capable de saisir

l'occasion, tant mieux pour toi !

» Même si j'ai tort aujourd'hui, je préfère ces risques, peut-être inutiles. Je ne veux plus de ce bonheur où il me faudrait toujours surveiller l'autre, subir les regards des- autres femmes parce qu'il est beau et que je suis laide; je ne veux plus de ce calcul. Je me demande comment tant de femmes, amoureuses comme on dit, peuvent se plier, une vie durant, à cette humiliation, à cette, possession angoissée.

» J'aurais voulu être avec lui comme avec un compagnon éternel, dressée près de lui pour toujours"; ce n'étaient que des illusions !

Elle sourit, tristement. Je l'écoutais; mon étonnement avait disparu. Je me suis rappelé leur dispute, que j'avais surprise de l'autre côté de la haie. Il y avait déjà eu une autre femme... J'ai pensé aussi au tube de somnifère, à la salle de bains figée dans son secret. Après le gaz, Jedla venait de trouver un autre moyen pour fuir : moi.

Pour elle, je. n'existais donc pas ; je n'étais qu'une jeune fille trop coquette, rien d'autre ne l'intéressait. Je n'en éprouvai même pas de tristesse. Elle semblait

toute à sa torture; nul être au monde, pas même Ali, ne l'arracherait désormais à

son cauchemar intérieur.

J'aurais voulu tenter encore de la dissuader. Mais Cela ne servait plus à

rien. Elle était belle ainsi —- inaccessible.

A un moment, elle eut une phrase étrange, comme si elle savourait un

plaisir sadique.

— Il me plaît d'ailleurs de voir, de surveiller, de contrôler le moment où il

tombera, où il détruira tout ce que j'ai. Je veux le voir faiblir, céder, et peut-être

alors triompherai-je.

Son visage trop mince criait le défi sauvage. J'eus une pensée triste pour le

couple que j'avais rencontré un jour, au creux d'un sentier, et qui m'avait intimidée

comme le bonheur. Ce n'était qu'un duel caché, que les chaînes de deux

adversaires sans pitié. J'aurais dû alors entendre leurs cris; mon rêve ne se serait

pas cassé ainsi, piteusement. Je compris aussi que je n'avais été entre eux qu'un

instrument. Elle n'avait pas le droit de se servir ainsi de moi. Je les avais aimés.

Elle parlait encore : d'Ali, de son intelligence, de sa bonté... Elle voulait me

tenter, et qu'elle m'abaissât à ce point me la fit haïr brusquement. Une lassitude me prit. Quand elle finit par me dire sèchement :

— Alors, tu acceptes, oui ou non ?

Je répondis d'un ton faussement léger, vaincue, enfermée pour toujours dans ses plans et son drame :

— Peut-être que oui, après tout !

Je haussai les épaules. Elle eut un sourire de satisfaction triomphante. Elle semblait presque heureuse.

Dans le noir, j'écrasai mes pleurs contre l'oreiller. Je m'étais soumise, humiliée — vendue. Un énorme gâchis se préparait.

*

Je dormis mal, à peine. Toute la nuit, une peur m'avait serrée à la gorge. Je me réveillai à l'aube. Furtivement je sautai du lit et me glissai dehors. Ma décision était prise.

Je sortis de la maison, doucement. Sur le seuil, je m'arrêtai, un peu éblouie par la lumière — par l'aurore que je n'avais jamais connue ainsi, dans sa virginité.

Je tremblais de froid; j'ai secoué mes mauvais rêves de la nuit dans le soleil pâle. Avec un soulagement intense, j'ai retrouvé ma voiture; la route s'ouvrait

devant moi comme une libération.

A neuf heures, j'arrivai à Alger. Sans m'arrêter, sans penser à rien, j'allai au

bureau de Hassein. Je le fis appeler. Quand il apparut à la porte, devant l'auto, il

ne manifesta même pas d'étonnement de me voir ainsi, pâle, décoiffée, résolue.

— Est-ce que vous pouvez vous libérer et m'accorder cette journée ? C'est

très important. Je vous supplie d'accepter. Je vous prends en voiture. Nous irons

n'importe où. J'ai à vous parler.

Une demi-heure plus tard, nous roulions vers une destination inconnue.

*

Il ne m'a posé aucune question. Nous nous sommes arrêtés près d'une

plage solitaire, qui semblait nous attendre

.

Après le bain, nous nous sommes étendus sur le sable, côte à côte, pour

nous sécher. J'ai eu une vague pensée pour les paroles de la veille, pour la voix

rauque de Jedla. Sous ce soleil éclatant, près de ce corps d'homme rassurant,

tout le reste s'évanouit comme un cauchemar.

Quand il se pencha sur moi, de mes deux mains j'approchai son visage un

peu hagard du mien; sa bouche ne me paraissait plus cruelle. Je dis doucement, peureusement, pour la première fois : « Je t'aime », et je fus bien ensuite dans son étreinte. J'ai gardé un souvenir brûlant de ses baisers, de ses yeux un peu sauvages sous le ciel renversé, du poids de son corps lourd qui me fit tout oublier.

Je veux dire aussi le bien-être de l'amour, après, comme à la suite d'un long travail qui m'aurait lavée. Jusque-là, les baisers des autres ne m'avaient laissé que le goût de l'ennui; je les chassais vite. Mais, ce jour-là, il me fut soudain facile de regarder Hassein sans honte, dans les yeux; de le trouver beau, même après; de le lui dire; de fermer les yeux et de me sentir bien. C'était peut-être ce dont j'avais toujours rêvé : cette lassitude heureuse, cette fatigue lourde, nourrissante.

Il ne parlait pas, lui non plus. Je posai ma tête sur sa poitrine velue; les yeux fermés, je caressai son visage. Je l'aimais.

Nous avons déjeuné dans un restaurant perdu sur la route. Comme deux amoureux, nous avons beaucoup mangé, en confondant nos rires ; il me

pressait la main par-dessous la table et nous prenions, devant le garçon, un air de

complices heureux. Tout était simple.

Au retour, je lui cédai tout naturellement le Volant : je préférais faire

semblant de dormir, pour avoir besoin de son épaule. J'eus seulement un peu

peur quand il me demanda enfin, d'un air sérieux, ce que j'avais voulu lui dire, le

matin. Je cachai mon trouble.

— Rien, répondis-je. Je voulais être avec toi.

Je ne mentais pas. J'avais simplement fui vers lui. Je ne pouvais rien lui

dire.

*

Je passai les jours suivants à Alger, chez ma sœur Leila. Hassein travaillait

le matin, puis venait me chercher l'après-midi pour aller à la mer.

Je m'habituai vite à son corps, à ses baisers, à sa présence. Il était gai,

tendre, et semblait fait pour le bonheur; j'avais oublié son ironie méchante, ses

menaces.

Quelquefois, au milieu de nos caresses, il me prenait la tête gravement et

m'interrogeait du regard. Je craignais alors son silence; il me devenait étranger.

Pour me rassurer, je me disais qu'il était simplement inquiet. Je l'embrassais vite

sur les yeux, sur le front, dans les cheveux; je lui disais : « Je t'aime », et j'ai-mais

le redire. Il ne répondait jamais; il n'avait jamais prononcé ces mots faciles. Je ne

voulais pas les lui demander. Il mettait quelquefois sa tête sur ma poitrine, me

serrant comme si j'allais lui échapper, et restait là les yeux fer-més comme un

enfant. J'étais bouleversée par son abandon, mais je préférais sa passion, sa

violence. Elles me protégeaient.

Je n'avais rien à raconter le soir, quand je retrouvais Leila; j'écoutais à peine

ses commérages. En moi, au fond de moi, tout était calme, plein, grave, comme

une mer étale.

Quatre jours passèrent ainsi, quatre jours qui ont déposé au fond de mon

être une fraîcheur enivrante, comme la lumière un peu irréelle des soirs

d'automne quand tout s'adoucit et commence à se perdre dans la pénombre.

Puis un jour, il arriva, avec un regard fermé; il m'aborda sans sourire et ce

fut comme si je me noyais. Il resta longtemps ainsi, hostile. Tout en moi se figeait.

Je le regardai; j'étais avec un étranger, je ne le trouvais plus beau. J'aurais voulu

poser ma main sur son épaule, l'attendrir, fermer les yeux, pleurer douce-ment, et

le retrouver Comme avant. Mais j'étais paralysée; je ne pouvais tendre la main.

Nous avons arrêté la voiture; il ne voulut même pas descendre. D'une voix

brève, il me posa des questions sur les journées qui avaient précédé mon arrivée.

Tiens ! Ali était parti. J'étais restée seule avec Jedla. J'avais dû cer-tainement

m'ennuyer : pkis rien d'intéressant sur cette plage ! J'avais bien fait de ne pas

rester.

Je ne pus supporter son ironie. Je le déposai dans une rue; puis je partis,

les dents serrées, dans ma voiture lancée aveugle et folle sur la route. Je ne

voulais penser à rien; seulement au vent qui me battait les tempes, seulement à

cette course perpétuelle de ma vie. Jedla me méprisait, Hassein me haïssait.

Quant à Ali, il n'était plus là; je l'avais oublié.

Mais j'en avais fini avec ma quête misérable de tendresse. La vie, c'était

bien ce déchaîne-ment, ces insultes, ce viol. Je serais la plus forte! Je ferais ce

qu'on attendait de moi, ce que Jedla attendait de moi.

J'étais enfin libérée, ou petit-être perdue définitivement.

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE XI

A la maison, une lettre m'attendait. Je sentis mon cœur battre quand je vis le cachet de Paris. L'écriture était longue, régulière.

Je lus vite :

Chère Nadia,

Je suis assez inquiet. Obligé de prolonger mon séjour à Paris, je crains que Jedla, que j'avais laissée fatiguée et surtout déprimée, n'en souffre.

Naturellement, elle m'a tranquillisé et veut que je ne me consacre qu'à mes: affaires.

J'ai pensé à vous, à votre amitié. J'aimerais que vous me disiez franchement comment va Jedla. Je parle surtout de son moral, de-son état nerveux. Je compte sur votre sincérité. Puis-je aussi vous demander de ne pas la laisser trop seule ?...

Surtout, je vous remercie infiniment; et j'en profite pour vous exprimer ma reconnaissance pour votre dévouement passé, qui -nous a beaucoup touchés. Je me suis adressé à vous comme à l'amie d'enfance de ma femme, et à la mienne aussi car j'ai totalement confiance en vous.

Avec mon amitié.

Ali Moulât.

P.-S. — Il est. inutile de parler de cette lettre à ma femme Elle ne veut pas

s'avouer qu'elle est malade, et elle serait agacée de voir combien je tiens à ce

qu'elle soit constamment entourée. Merci.

Je relis deux fois le post-scriptum; je fronçai les sourcils. Quelque chose

n'était pas clair. Traitait-il sa femme à ce point comme une malade, comme un

enfant, pour vouloir lui cacher sa sollicitude ? Je m'interrogeais. Il la savait

jalouse; craignait-il sa méfiance ? Alors, il n'aurait pas dû m'écrire. Il s'inquiétait

pour elle; mais il n'avait qu'à revenir, après tout ! C'était moi qui, en fait, allais être

agacée.

Je réfléchis longtemps. Mais je peux bien avouer maintenant, maintenant

que tout est fini, que je ne m'interrogeais que pour mieux lutter contre une idée

sournoise... Je la trouvais trop affreuse, et pourtant, dès le début, elle avait été là.

Jedla avait peut-être vu juste. Elle avait dit avec une si grande conviction

dans la voix : «Je te trouve très belle! » Peut-être Ali était-il vraiment attiré vers

moi? Ses conversations et sa confiance; cette scène au casino où il avait été avec moi; mon baiser, la nuit, qu'il avait gardé pour lui... Cette lettre consolidait notre complicité; s'il répétait si souvent ce mot d'amitié, ce n'était après tout que pour s'en convaincre lui-même...

Quand je pense aujourd'hui à mes réactions d'alors, je me demande comment j'ai pu, à cet instant, oublier tout le reste : ce couple grave dont l'harmonie m'avait fascinée au début, les sanglots d'Ali qui m'avaient raidie pour la première fois contre une Jedla mourante. Comment n'ai-je pas pu penser à leurs nuits d'amour, à leurs longues journées d'époux, à leurs chaînes de souffrance ?

Pour la première fois, un homme m'avait tendu la main; et j'avais confondu sa confiance avec autre chose. On m'avait trop dit que j'étais belle, avec mes cheveux blonds et ma peau hâlée comme celle d'un fruit, ma peau et ma jeunesse que Hassein avait embrassées goulûment; je me trompais moi-même sur ce que j'avais en réalité cherché uniquement : ce regard droit d'amitié.

C'est vrai, il y avait eu, cet été, trop de soleil, et la route qui m'attendait à

chaque fuite, et .la voiture qui m'enivrait, et aussi le souvenir acre du corps chaud

de Hassein, de ses lèvres, de sa poitrine.

Mais maintenant je sais qu'alors il n'y avait eu pour moi que Jedla, ses yeux

noirs dont le regard me faisait mal, sa voix contre laquelle une nouvelle fois je

voulais me heurter, son ardeur, et, je n'osais dire le mot un peu ridicule : son

envoûtement. Elle était venue un jour à moi, comme un souvenir d'enfance trop

pur. Je ne voulais plus qu'elle.

Je la haïs de nouveau, ce jour-là.

*

Elle m'accueillit comme si je l'avais quittée la veille, sans surprise. D'une

voix nette, elle dit :

—- Je savais que tu reviendrais.

Je me fis l'effet de l'enfant qui rentre après une escapade. C'était grotesque

: tout le temps, en face de Jedla, je devais me sentir en état d'infériorité. J'étais

humiliée.

Elle semblait seulement un peu plus froide que d'ordinaire. Elle s'affairait

dans la maison comme si elle avait peur de l'immobilité. Aïcha, elle, avait changé.

Elle eut à mon entrée un long regard; j'y lus une lueur inquiète. Elle portait son

silence comme un vêtement de deuil. On eût dit une bête apeurée; elle ne quittait

pas des yeux Jedla qui l'ignorait.

J'éprouvai une sympathie soudaine pour cette vieille fille méfiante et

taciturne; elle aimait Jedla.

Je passai toute la journée dans cette maison qui n'était plus claire. Jedla

discutait de tout d'une voix basse; notre conversation était morne. On eût dit deux

amies qui tuaient le temps ainsi, chaque jour, en lançant dans le vide des pelles

de banalités.

Où étaient passées la haine? et la souffrance? Je ne savais pas encore, en

ce temps-là, que les passions connaissent de ces lacs de repos, de ces plats

éternels, de ces grands silences.

Pour moi, la lenteur de la vie ne signifiait que l'oubli du passé, que le

renouvellement. Aussi quand, le soir, je fis mine de partir et que Jedla se tourna

pour me dire, d'un ton presque autoritaire : « J'aimerais que tu restes! D'ailleurs,

nous avons à parler », une lassitude s'empara de moi. J'aurais si volontiers tout

oublié. Mais je n'avais affaire qu'à des êtres tenaces.

Je restai donc. Je me rappelle que, pour me retremper au cynisme, je me

dis : « Après tout, elle travaille pour moi ! » Je n'avais qu'à dire oui. J'eus aussi

une pensée pour la lettre d'Ali qui affermissait notre alliance. Ali finirait bien par se

perdre...

Bientôt, nous fûmes seules sur la terrasse. La nuit envahissait le jardin; le

calme mou qu'elle nous apportait me rappelait d'autres soirées où j'avais aimé

m'asseoir aux pieds de Jedla, poser ma tête sur ses genoux. Si le silence n'avait

pas été aussi profond, j'aurais ricané amèrement. C'était trop drôle : les habitudes

de chatte que j'avais prises, mon abandon à la moindre caresse, d'où qu'elle vînt;

pendant ce temps, un jeu sérieux s'était tissé autour de moi. Et dire qu'à un

moment donné, j'avais cru en diriger les fils ! Oui, j'aurais aimé rire de moi,

longuement, dans la nuit.

J'ai alors regardée l'ombre droite de Jedla qui s'est mise à parler d'une voix

unie.

Je l'écoutais distraitement. Je venais de m'apercevoir que je n'avais de

haine que pour moi.

*

— Puisque nous sommes maintenant d'accord, commença-t-elle, nous

devons discuter ensemble des moyens. Ali arrivera dans une dizaine de jours. Il

faut que nous soyons prêtes pour ce moment-là.

Pendant mon absence, elle avait mis au point tout un plan. Je n'en étais

même plus effrayée.

La nuit sentait bon; c'était le temps de la cueillette du géranium. J'eus une

pensée poulies couples qui se promenaient dans cette fraîcheur ruisselante, pour

les familles dont les propos, sur les terrasses, se relâchaient. Et je continuais à

fixer devant moi cette femme au visage de reine, aux yeux de gazelle qui

s'allumaient soudain d'un feu étrange; elle m'exposait avec minutie le moyen de

lui prendre son mari. Tout semblait irréel.

Jedla avait l'esprit méthodique. Il fallait, disait-elle, le cerner de tous côtés.

Tout d'abord, il devait m'estimer le plus possible. Il fallait renforcer la confiance

qu'il avait en moi, me montrer, ajoutait-elle avec un ricanement, innocente, et

surtout révoltée contre mon milieu. Il arriverait un moment où je m'adresserais à

lui pour une aide morale... peut-être, dit-elle, contre Hassein, car elle avait deviné bien des choses. Ali se sentirait responsable de mon salut. Il se clurgait bien volontiers des autres.

— A ce moment-là, le physique doit intervenir !

(Et elle me fit l'effet alors d'un général qui prépare sa bataille.) Nous serons peut-être encore ici; tu ne seras que plus belle; et moi, avec ma fatigue actuelle, avec tout le reste... que plus fanée. Et même un jour, vers la fin, je consentirai à me mettre en maillot sur la plage. Sous le soleil, ma maigreur n'en paraîtra que plus affreuse; et toi, tu seras à côté. Tu auras tous les atouts... Nous verrons bien !

» Une seule condition entre nous (elle s'arrêta une seconde) : tu dois tout me dire. Nous sommes deux vraies associées. Je veux tout savoir, tout ! Alors, je vous laisserai le plus possible seuls.

Je dis oui; je pensai en même temps à la lettre de Paris qui était restée sur mon bureau. Je n'ajoutai rien. Déjà, je trichais. Je ne pourrais jamais être loyale dans un tel jeu. J'avais peur.

Quelques jours passèrent; j'en ai gardé un souvenir humiliant. Une association se tissait entre nous, peu à peu. Jedla avait retrouvé sa gentillesse. Elle me gardait le soir près d'elle. A chacun de ses sourires, j'étais prête à faiblir, à oublier, à lui parler comme à une sœur, et si elle le voulait, à lui demander pardon. Mais elle n'exigeait que ma complicité.

Ce fut aussi le moment des confidences. Je répugnais d'ordinaire à la fausse intimité des femmes qui se chuchotent leurs misères, leur honte. Jedla me poussa dans ce terrain vague. Et je devais parler, parler du passé que j'avais cru mort, qui ne semblait plus le mien. Avais-je eu beaucoup d'amoureux ? Lesquels me plaisaient ? Je les méprisais, mais je les avais quand même embrassés. Bien sûr, elle comprenait très bien... Il fallut même parler de ce premier baiser, au sortir duquel je l'avais trouvée eh face de moi, haineuse. Comment ? J'avais oublié jusqu'au nom de ce garçon ! Pourquoi avais-je rompu mes fiançailles ? Je ne le savais pas... Oui, ce devait être par lassitude. Il me fallait toujours des mâles nouveaux.

Je dus parler d'un ton un peu froid, à peine amer, à peine sarcastique.

Quand j'hésitais, elle me fournissait les réponses.

Elle ne s'en tint pas à moi; comment étaient mes sœurs ? Elle fut étonnée et comme déçue de savoir qu'elles étaient différentes; probablement parce qu'elles s’étaient mariées jeunes. J'approuvais. Myriem qui aimait et craignait son mari, avait quand même gardé une espèce d'amertume de sa jeunesse gâchée, disait-elle. Elle n'avait pas eu le temps d'en profiter. « D'en profiter », reprenait Jedla rêveusement... Leila, elle, n'avait jamais été sentimentale. Son mari avait une très bonne situation; elle avait dès le début apprivoisé ses beaux-parents. Elle était la maîtresse dans sa maison, c'était, pour elle, l'essentiel.

Une hargne me prit; Jedla cachait mal sa déception devant si peu de chose.

Je lui livrai donc les dessous qu'elle attendait : L'an passé, une de mes cousines s'était enfuie de chez elle avec un jeune homme - et j'ajoutai plus bas : « un Européen ! » Ses parents disaient qu'elle était allée se faire soigner à l'étranger...

Une de mes amies avait une réputation sans tache... parce qu'elle savait choisir

ses aventures discrètement, en attendant le « bon parti » pour se ranger. Je donnais aussi des exemples cocasses, de ceux qui avaient alimenté mes commérages avec mes sœurs. Je citai donc cette jeune tante, pure et naïve, qui s'était mariée à l'intérieur, dans une riche famille de marabout. Elle était tout le temps enceinte. Cinq fois, elle eut des filles; la sixième fois, son mari, excédé, l'obligea à se faire avorter. Elle était venue à Alger; Leila s'en était occupée, discrètement. Et justement, il se trouva que, cette fois-là, l'enfant aurait été un garçon.

Le besoin de la révolter, de lui donner ce qu'elle désirait me hanta, durant ces jours; je retrouvai, avec une habitude morne, mon ancienne lucidité amère.

A quoi bon parler de la voix tendre de mon père ? de la soumission de Myriem devant son mari ? de Leila qui éprouvait un curieux plaisir à se faire servir par une Européenne?... Elle voulait se convaincre que l'argent, la liberté, l'éducation « européenne » nous avaient pourris tous, et moi plus que d'autres. Et elle avait sans doute raison.

CHAPITRE XII

Je répondis à Ali. en quelques mots brefs, je le tranquillisai au sujet de Jedla : elle n'avait jamais été aussi calme, aussi détendue. Je postai ma lettre sans remords. Déjà, à ce moment-là, je n'eus même pas la tentation de lui dire de revenir vite, de préserver sa femme — et moi-même, en même temps.

J'étais maintenant prête à tout. Pas sans mal. Il est vrai. Au bout de trois jours, je n'avais pu supporter cette complicité et ma haine, là-bas. Je m'étais réfugiée auprès de Myriem. En vain; car, en dehors de la petite maison solitaire et du jardin sauvage, je ne pouvais plus vivre avec les autres.

Ce calme secret du visage de Myriem me rendait dure; elle approchait de la délivrance et son épanouissement avait quelque chose d'insolent. Son mari m'ignorait; j'en venais à regretter son mépris passé; j'essayais puérilement de le provoquer avec mes cigarettes, mes pantalons et ma désinvolture. Il restait absent. Seulement avec ses enfants, je le voyais rire, se détendre. Et le bonheur que prenait son visage antipathique me déroutait; il partait tous les soirs, après le dîner, avec Rachid pour une promenade nocturne. J'étais presque jalouse de les voir s'éloigner ainsi, confiants, silencieux.

Je passais mon temps à somnoler. J'avais oublié la mer, ma voiture, toutes

mes fuites. Je me disais que la vie serait encore grise pendant une semaine; après viendrait Ali, après commencerait une étrange aventure. Le corps mou, les membres las, je restais rivée à mon lit; mes rêves alors s'enfuyaient vers le moment où j'endosserais mon rôle. Une autre vie allait s'ouvrir devant moi; je me sentais faite pour le drame.

Le temps s'écoulait avec une mollesse agréable; l'espoir d'un déferlement prochain imbibait la paresse des journées trop longues. Je n'aurais eu qu'à me lever pour aller retrouver Jedla. Je n'en ressentais plus le besoin : elle m'était toujours présente.

Je me souviens du jour où j'interrompis cette attente. Myriem m'avait chargé de diverses courses à Alger; je devais ramener Leila. La veille, Jedla m'avait fait dire qu'elle viendrait.

Elle ne dit mot pendant tout le trajet. Elle avait de nouveau son regard trop brillant, cette lueur fixe au fond des yeux. Je n'osais rien dire; après ces journées d'une alliance muette, elle redevenait lointaine, elle allait m'échapper.

Elle me quitta à Alger. Quand, au retour, elle s'assit, toujours silencieuse,

ignorant les regards curieux de Leila, je ressentis une certaine colère. Il me semblait qu'elle rompait déjà nos conventions.

Elle eut seulement un sourire distrait quand elle descendit, devant sa porte.

Elle salua Leila avec une politesse froide; devant moi, elle eut un moment d'hésitation, puis elle dit vite :

— Il faudra venir me voir ces jours-ci.

Sa voix avait frémi. Mais je décidai de laisser passer deux ou trois jours avant de satisfaire ma curiosité, et cette inquiétude nouvelle qui, je le sentais confusément, allait se transformer peut-être en déception.

*

Ce fut elle qui, pour la première fois, accourut le lendemain. Elle ne voulut pas entrer ni s'attarder à prendre le café, malgré les invita-lions de Myriem. Elle me demanda, un peu fébrilement, de trouver un prétexte pour sortir. Nous sommes parties dans ma voiture, loin de tous.

Je ne voulais pas poser de questions. Je conduisais vite, j'attendais. Elle était près de moi, les yeux fermés sous le vent. Elle ne semblait jouir que de la vitesse. Je n'osais parler.

J'arrêtai près d'une plage fauve sous le soleil. Nous y étions venus maintes

fois avec Ali et Hassein. Je dus m'arrêter là, exprès je crois; j'avais besoin de lui rappeler notre pacte. Je m'interrogeai tandis que nous nous laissions tomber sur le sable : peut-être venait-elle pour tout renier ? Elle n'avait plus de courage, sans doute... Mais je préférais penser à l'arrivée prochaine d'Ali. Il ferait aussi beau qu'aujourd'hui; naturellement, il y aurait Jedla, nos entrevues pour faire le point ensemble... J'essaierais d'oublier son regard.

J'avais dû rêver longtemps. Quand Jedla se mit à parler, je sursautai. Sa première phrase fut simple, toute simple :

— Je suis enceinte...

Elle parla longtemps; elle ne fit même pas allusion au passé, à ce qui avait été ma vie ces jours derniers. Ali allait être si heureux... « Tout va recommencer », disait-elle. Elle répéta plusieurs fois ces mots, comme pour elle-même, comme pour essayer d'y croire. Ali arriverait dans quatre ou cinq jours; elle ne le lui annoncerait donc pas par lettre. Et puis, il lui faudrait aller de nouveau chez le médecin, à Alger. Elle voulait une autre certitude.

Je l'ai regardée, intensément, sans réaction. Les traits de son visage

semblaient presque mobiles, tant elle était animée. Une colère me prit de la voir

là, épanouie déjà et satisfaite. Comme Myriem, comme toutes les autres femmes.

Ce que j'avais aimé en elle jusqu'à maintenant, c'était son refus, cette espèce de

soif que je ne comprenais pas. Maintenant, elle n'était qu'une femme heureuse.

Elle ne me parut même plus belle. Je ne voulais pas m'habituer à son nouveau

visage.

Qu'avait-elle besoin de moi, maintenant ? Oui, elle était semblable aux

autres, si vite assouvie, et soumise; avec ce besoin malsain de crier son bonheur,

de le voir s'élargir comme une fleur vénéneuse devant les autres.

J'aurais accepté qu'elle vînt me dire d'un ton ferme :

— Ne parlons plus de tout cela! J'ai changé d'avis.

Elle aurait même pu ajouter : •

— Ali m'aime. Je le sais. J'ai été idiote. D'ailleurs, tout aurait été inutile. Je

crois à sa loyauté, à sa fidélité.

J'aurais haï sa fierté, mais j'aurais su qu'elle disait vrai; j'aurais fermé les

yeux. Et je serais partie. Elle préférait venir s'exalter; que voulait-elle de moi ?

Que je lui tende la main, que je me réjouisse en amie désintéressée, que je dise

gravement : « Je suis heureuse pour toi. Ali va être fou de bonheur ! Tu vois que

tu t'es trompée. »

Avait-elle donc si peu de confiance en elle ? Oui, son bonheur était

tremblant.

Je m'entendis dire alors :

— Au fond, tout cela était absurde — tout « cela », c'était moi qui en

parlais — Tu étais simplement déprimée et tu souffrais de ne pas avoir d'enfant.

Enfin, tout est passé, fini...

J'ai hésité un moment; puis j'ai ri dans le nouveau silence :

— Figure-toi que j'allais presque croire que tu avais raison ! Oui. Ali

m'avait écrit simplement pour me dire de faire attention à toi. Il était inquiet à ton

sujet. Il me demandait de le rassurer. Eh bien, tu m'avais si bien influencée que

j'avais fini par douter de ses intentions. D'autant qu'il me recommandait de ne pas

te parler de cette lettre ! Il me parlait d'amitié, et je me demandais s'il ne cherchait

pas à se leurrer lui-même, à se rapprocher de moi de cette façon...

Je fis semblant de chasser un lourd passé, d'un mouvement de tête las.

— Nous étions toutes les deux un peu folles! Il vaut mieux tout oublier.

Tout est fini !

Je répétai encore, en insistant juste ce qu'il fallait, qu'il valait mieux « tout » oublier. Je ne me souviens plus de sa réponse, ni même de .son visage. Seulement, quand nous nous sommes quittées, je me dis avec un sourire méchant qu'elle reviendrait m'appeler.

*

Je me suis sentie singulièrement calme, le soir, quand j'ai retrouvé mes sœurs. Jusqu'au moment où Leila soudain, d'une voix mécontente, s'adressa à moi :

• — A propos, je viens d'apprendre que Hassein va se fiancer. Ses parents sont venus à Alger. Il paraît que c'est pour lui demander en mariage une de ses cousines... C'est un mariage convenu depuis longtemps, mais dont il n'avait pas voulu jusqu'à présent. Il faut croire qu'il a changé d'avis !

Je haussai les épaules d'un air indifférent. Je me souviens du reste de la conversation comme d'un brouillard. En moi, il y avait un grand vide qui me glaça le cœur. J'avais hâte de me retrouver seule. Une fois dans ma chambre, je

m'étendis sur le lit, livrée à mes réflexions.

Je me sentais dure, mais je savais que dans mon cœur la débâcle

approchait. Depuis mon retour, je n'avais guère pensé à Hassein. J'avais été

tellement sûre de le retrouver dès que je l'aurais voulu ! Je m'accoutumais mal à

la liberté des autres; jusque-là, seule Jedla avait disposé de moi; et voici que

Hassein m'échappait aussi !

Je sautai du lit. Non. Je lutterais! Ce n'était pas l'amour-propre blessé qui

remuait ainsi en moi. Je voulais Hassein, je voulais sa présence. Je me rappelais

comment, sur le sable, je lui avais dit doucement : « Je t'aime », comment son

visage un peu brouillé s'était penché sur moi. J'eus une folle envie de pleurer.

Je me raidis. Devant mon bureau, j'écrivis vite, sans réfléchir :

Hassein,

Ce n'est pas parce que je m'ennuie que je reviens à vous aujourd'hui.

Depuis mon retour, je me suis efforcée de vous oublier. Tout à l'heure, j'ai appris

que vos parents allaient vous marier. A la souffrance que j'en ai ressentie, j'ai su

que je vous aimais réellement.

Je n'hésite pas à m'humilier. Si réellement vous éprouvez quelque

attachement pour moi, pardonnez-moi, je vous en prie. Je ne veux pas vous perdre aujourd'hui : je vous aime. Je t'aime. Je t'attends.

Nadia.

Je postai la lettre. Il l'aurait le lendemain; Il serait là demain soir, ou le surlendemain à la rigueur. Je ne ressentis aucune honte de l'avoir ainsi appelé.

Avant de m'endormir, je ne pensai qu'au retour de Hassein, à ses premiers baisers. J'étais prête à être sa femme, à l'aimer. J'étais heureuse. J'eus une pensée pour Jedla, heureuse aussi. Son visage du matin ne me paraissait plus banal, décevant. Elle était une femme comme moi, elle était ma sœur. Puis quelque chose me troubla confusément. J'eus peur d'y reconnaître le remords, pour certaines paroles... et la façon dont je l'avais quittée. Je la rassurerais le lendemain.

J'irais

à

elle

avec

un

vrai

sourire.

CHAPITRE XIII

Le lendemain, je ne bougeai pas de la maison. Chaque bruit de la rue, les

moindres pas qui crissaient sur le gravier, le grincement du portail me faisaient

sursauter. Je courus deux fois au-devant du facteur, en vain. La nuit, je dormis

mal, tendue, même dans mon sommeil, vers le dehors. C'était ma première

déception.

J'espérai encore le lendemain. Mais il fallut bien me rendre à l'évidence :

Hassein ne viendrait pas. Je trépignais de rage : il aurait pu au moins répondre.

J'eus plusieurs fois l'envie de prendre ma voiture et d'aller à Alger lui réclamer ce

« Non », avec au besoin ses insultes, ses sarcasmes. Je me retins pourtant; il

m'était impossible de m'humilier deux fois.

Je ne pouvais pleurer. Etendue sur mon lit, je défiais ce que j'appelais le «

sort », je laissais trotter dans ma tête un tas de projets puérils.

Ils entretenaient ma colère, mon désespoir. Oui, j'allais rester étendue sur

ce lit sans manger ni boire jusqu'à ce qu'il vînt. Quelques instants plus tard, j'étais

debout pour guetter de la fenêtre. J'essayai la prière, et les petits marchés avec

ce que, pour la première fois, je baptisai du nom de Dieu. Un moment même,

l'idée du suicide me plut : je me voyais déjà sauvée de la mort, et Hassein à mes

côtés. Mais j'avais beau essayer de singer la passion, la mort me parut loin,

anonyme. Il n'y avait que mon impuissance.

Le troisième jour, je me levai, calme. Les dents serrées, j'écrivis à mon père

qui se trouvait alors à Paris. Je m'excusais de l'avoir négligé ces temps-ci; j'en

avais assez de cet été, de cette chaleur; j'étouffais ici. Je lui demandais d'aller à

Paris au mois d'octobre. Seules, mes études m'intéressaient maintenant. Je lui dis

aussi que je l'aimais, lui seul; c'était vrai.

« D'ici là, pensais-je, j'aurai tout oublié. » Déjà, Jedla, Ali s'en allaient de

moi; j'étais prête à tourner le dos au soleil trop éclatant, à l'été, à mes échecs.

*

Quand elle entra ce même jour dans ma chambre, je ne fis aucun

mouvement. A peine si je tournai la tête. Je restai étendue sur mon lit, immobile,

tandis qu'elle s'asseyait sur le bord d'une chaise, tout près de la porte.

Je fermai les yeux. J'avais envie de pleurer, ou de rester froide, muette, sur

ce lit, toujours. Jedla m'était devenue indifférente. Pourquoi venait-elle ? Je ne voulais pas l'écouter. C'était simple : j'aimais Hassein, je l'avais appelé, il ne venait pas, il ne viendrait plus. Les autres n'avaient rien à y voir.

Je m'étais imaginé que les autres s'évanouiraient d'eux-mêmes, quand je le voudrais. Mais je le voyais maintenant, il fallait leur échapper — fuir les anciennes adorations, les êtres craints, aimés, ceux que j'avais crus inaccessibles, car c'étaient ceux-ci qui s'accrochaient. Il me fallait leur échapper, ne rester que moi seule, toute seule. J'avais un chagrin d'amour, j'apprenais désormais à vivre, et non plus à jouer. Je répétais tout bas, pour moi, le nom de Hassein quand Jedla coupa le silence. Je me tournai vers elle avec ennui; je fus étonnée de ne pas la trouver telle que je l'avais quittée.

Malgré la pénombre grandissante, je la vis assise, avec ce front têtu, ces yeux sombres que je connaissais bien. C'était la Jedla. que j'avais autrefois aimée, admirée, haïe. Je restai froide, je ne pensais à rien.

Elle avait cru, disait-elle, que tout était changé avec cette grossesse, qu'elle pourrait être heureuse. Mais elle avait réfléchi. Ses soupçons restaient les

mêmes; elle les aurait toujours. Et soudain, d'une voix fébrile, elle m'interrogea,

que dis-je, elle me pria presque. Et ce ton de voix qu'elle eut m'aurait autrefois

bouleversée.

—

Sois sincère avec moi, au moins une fois ! disait-elle tout bas. Que

penses-tu d'Ali? N'est- ce pas que j'ai raison de croire qu'il faiblira vite, qu'il

tombera, qu'il est déjà attiré par toi, simplement parce que tu es belle ?

Je l'écoutais, lointaine. Il me sembla qu'une autre lui répondait :

—

Oui, dis-je, en un sens, tu as raison ! Les hommes sont d'ailleurs tous

pareils.

Je m'arrêtai; j'avais compris la force de la banalité. J'étais satisfaite de mon

ton désabusé. J'hésitai encore; puis je l'ai regardée dans les yeux, une seconde,

pour mieux la frapper. Cependant, je ne ressentais à cette heure aucune haine,

aucune jalousie.

—

Vois-tu, le plus sage serait pour toi de l'accepter tel qu'il est. Il ne faut

pas l'aimer comme une exception. Tu dois le comprendre... Je vais même te

parler sincèrement, comme tu me le demandes. Oui, c'est vrai, c'est moi qui ai été

coquette. Au début, je l'admirais vraiment. J'ai senti peu à peu qu'il était sensible à

mon admiration. Alors... Ainsi, ce soir-là dont je t'ai parlé, où brusquement, je ne

sais pourquoi, je n'ai pu m'empêcher de l'embrasser sur la main, quand j'ai relevé

la tête, je l'ai vu me regarder d'une façon bizarre... Je crois même qu'il a penché la

tête vers moi. Mais j'ai eu peur, brusquement; alors je me suis sauvée. Je te

raconte cela simplement pour te montrer que n'importe quel homme, même Ali,

peut faiblir.

Je m'arrêtai. Je ne savais même plus si je mentais vraiment. J'avais, par la

suite, tant de fois reconstituer cette scène — comme j'aurais voulu qu'elle fût —

que je ne savais plus. Je la regardai, elle. Je comprenais maintenant que la

méchanceté s'allie mal avec la haine, ou l'amour. Non. Il fallait, comme à cette

minute, voir l'autre avec lucidité, avec indifférence, pour ne pas le manquer.

C'était d'ailleurs plus facile. Je repris :

—

Ne sois pas orgueilleuse ! Il faut être comme toutes les femmes. . Que

ton mari soit quelquefois tenté, qu'il soit prêt à faiblir, que t'importe, puisque tu

l'as? Puisque tu l'auras toujours ? Tu as le meilleur.

Je ne parlai plus que pour moi :

—

Au fond, on dit de moi que je suis sans patrie. Mais à cette heure, je

me sens comme toutes les autres femmes de ce pays, nos mères, nos grand-

mères: pourvu qu'elles aient leur foyer, qu'elles puissent servir, obéir à leur époux,

c'est tout ce qu'elles demandent... I 'homme peut avoir quelque aventure au

dehors, elles, elles sont respectées, cela leur suffit. Elles savent aussi qu'une fois

vieilles, il prendra peut-être une autre épouse, une jeune vierge; elles ne sont pas

jalouses. Elles sont calmes, sages, soumises. C'est peut-être elles qui ont raison.

Elle m'écoutait avec un mépris haineux; il est vrai que j'avais donné une vue

assez littéraire de la vérité. Je ne pouvais rien lire d'autre sur son visage que son

refus; j'éprouvai une sorte de pitié trouble pour son regard. Mais c'était bien ce

que j'avais voulu, cette révolte.

— Tu m'as dit qu'il t'avait écrit, commença-t-elle, toujours fermée.

Je fis un mouvement pour me lever. Je lui demandai, avec juste la désinvolture qu'il fallait :

— Veux-tu la lettre ?

— Non ! fit-elle avec un sursaut. Je n'en ai pas besoin.

Elle restait fière. J'eus envie de lui dire, tant la pitié était montée en moi, j'eus envie de lui dire que cette lettre n'était rien — rien, sinon son amour pour elle, son inquiétude pour elle; rien, sinon la sincérité, la pureté d'Ali. En même temps, j'eus une pensée triste pour les brumes inutiles installées entre ce couple, entre tous les êtres unis pour la vie, et qui, pour la vie, continuent à gesticuler, à crier, à hurler, chacun dans sa solitude — ce qu'on appelait le bonheur ! Je me sentis soudain lasse; j'avais envie de me retrouver seule. Je ne dis rien.

Elle se leva, toujours raide; elle portait son mal comme une épée dressée en elle. Elle se tint debout, en taie de moi, hésitante. Je fermai les yeux, car je ne voulais plus voir son visage que s'était mis à frémir. Quand elle commença à parler, je sus qu'elle s'efforçait de refouler ses larmes. Sa voix était noyée.

— Non, cet entant que je porte ne changera rien. Au contraire! il faut que

j'écarte de moi cette tentation cette chance. Je veux voir la suite, je veux savoir. A

cela seul, je tiens.

Un silence lourd s'ouvrit entre nous. Malgré moi, malgré mon indifférence,

mon être était tondu, tout entier, dans une attente intense. Elle s'était approchée

de moi. Elle posa sa main sur mon épaule. Tout son corps tremblait. Elle

chuchota fiévreusement :

— Tu m'as parlé un jour de ta sœur Leila... Elle avait emmené une de tes

parentes qui voulut se faire avorter...

C'était donc cela. Je ne ressentis ni peur révolte. Je sus enfin qu'elle ne me

décevrait pas.

La voiture roulait vite; je Li retrouvais docile entre mes mains. Jedla, à mes

côtés, était pâle. Je gardais les yeux fixés sur le ruban de route. Je pensais aussi

à Hassein; c'était comme une vague au fond de moi qui frissonnerait toujours. Je

n'étais pas triste. Je sentais Jedla près de moi; j'aurais voulu, avec des yeux

d'étranger, voir nos deux visages de femmes abandonnées.

Depuis que j'avais essayé du goût acide de la méchanceté, je m'y habituais

vite :

— As-tu pensé, dis-je d'une voix innocente, qu'un avortement est un crime ?

Tuer ainsi son enfant...

Je semblais sincère à cet instant; ce n'était que le dégoût insurmontable que

j'éprouvais devant ce mot : avortement. Je me sentis quand même rassurée de

me découvrir ainsi des principes, même à fleur de peau. Je le lui dis; je lui

demandais, comme si en vérité c'était l'heure des bavardages, pourquoi elle

n'avait pas, elle, des principes. Je ne me souviens guère de ses réponses. Elle ne

me jetait que des monosyllabes sourds que le vent emportait. Elle semblait à tout

jamais fermée.

Je pensais à Leila qui m'avait donné l'adresse avec une méfiance qu'elle

n'avait pas cherché à dissimuler. Je l'avais tranquillisée : c'était vraiment pour

Jedla. Elle n'avait pas à s'inquiéter pour ma virginité. Je me dis, à moi-même, en

remuant les lèvres : « Je suis vierge ! » Cela ne faisait pas sérieux, et semblait

une dérision. Je répétai sur un autre ton : Je suis pucelle. » Je pensai au corps de

Hassein, sur le sable chaud, à ses lèvres qui m'avaient brûlée. Qu'importait le

reste? Tout, en moi, était faux.

Je parlai de nouveau avec un petit ton mondain :

— Tu aurais peut-être mieux fait d'attendre Ali, de le voir...

Elle se contenta de secouer la tête et fixa la route d'un air buté. Je continuais, pour endormir ma conscience qui, un jour ou l'autre, finirait bien par remuer :

— Tu sais, c'est grave... Tu devrais encore réfléchir. Tu peux le regretter ensuite !

Elle ne prit même pas la peine de répondre. Je me souvins alors qu'un jour, tout avait commencé par cette question : « Est-ce que tu aimes Ali ? » Maintenant, je la conduisais vers une mort, un avortement, pour dire le mot horrible; et je ne pensais qu'à Hassein. J'aimais Hassein. Je n'ai éprouvé aucune gêne à rire, cette fois-ci devant elle; bien fort, amèrement.

CHAPITRE XIV

Je ne sais pas exactement quand j'ai commencé à avoir peur. Une peur froide, muette comme une tombe. Arrivée à la fameuse adresse, j'ai eu comme un dégoût à la pensée de la suivre là, pour cette besogne... Je me suis raidie; peut-être cette peur rampa-t-elle en moi à la vue de la femme qui nous accueillit. Je l'aurais volontiers imaginée vieille, édentée, sale comme une sorcière. Elle était

sans âge, fardée. Le regard juste assez sec, le sourire insinuant. Elle se tourna

vers Jedla en plissant les paupières. J'étais prête alors à rester pour la défendre,

la soutenir contre eux, les autres, le monde. Mais on me renvoya, avec un œil

critique : ce n'était pas un endroit pour une jeune fille.

J'eus peur encore dans la rue, et je ne savais pourquoi. J'entrevoyais

soudain un monde que je n'avais jamais imaginé, et dans lequel tombait Jedla: le

monde des instituts de beauté et des cliniques, où tout se faisait avec ce regard

terne de la femme, où tout se réglait à coups de cisailles, d'éther. On n'y

connaissait ni la tendresse, ni la haine, ni même le caprice, ou la faute —

seulement des cas, des complexes, et des remèdes décisifs : un avortement.

Je la vis sortir avec son même air penché* et ses yeux ardents, à peine un

peu plus pâle; elle avait la tête légèrement inclinée, comme une poupée morte.

Elle s'installa au fond de la voiture, ferma les yeux. Ma peur me reprit quand je la

vis serrer les dents; il ne lui restait plus que le courage.

Je l'ai conduite doucement, lui évitant les moindres heurts. Elle me fit arrêter

deux fois, car ses malaises ne l'avaient pas quittée. La seconde fois quand, pour l'aider à mieux s'étendre, je la pris par ses épaules frêles, j'eus envie de lui demander pardon. Mais elle ne faisait pas attention à moi; son visage contracté par la douleur n'était plus tourné de mon côté. Je sus que je ne pouvais plus rien, que tout était fini. C'étaient ces pressentiments que j'avais baptisés du nom de peur.

*

Elle est morte, la nuit suivante. Dès notre arrivée, Leila avait tenu à rester près d'elle. Avec une dureté qui lui était devenue habituelle à mon égard, elle me renvoya auprès de Myriem; je n'avais rien de mieux à faire, disait-elle, que d'aller dormir. J'obéis, soumise.

Dans ma chambre, j'eus soudain une terreur confuse devant cette nuit qui allait s'ouvrir. Là-bas, on s'agitait, on courait, on veillait auprès d'une femme malade, de Jedla. J'étais là; seule, inutile.

J'ai pleuré longtemps, affalée sur mon lit. Je pleurais sur moi-même. J'en avais conscience. Mes larmes redoublaient alors, à la fois de rage, de honte, et

d'attendrissement sur ma personne.

La nuit me faisait peur — cette nuit menaçante, riche, comme des entrailles

de femme. Cependant mes larmes m'avaient fatiguée. Je m'endormis rapidement.

On me réveilla peu après; sans comprendre, j'entendais Myriem me répéter,

les yeux rougis, la nouvelle de cette mort. En moi, tomba un vide pesant,

qu'envahit ensuite, comme une tornade, le seul nom de Jedla. Jedla ! Jedla ! Tout

mon être répétait ce nom soudain étrange. Je le prononçais avec précaution, tout

haut, en pesant sur le J, à la manière arabe : Djedla !

Je sentais ma tête lourde, d'avoir trop peu dormi; les gens s'agitaient autour

de moi, cauchemaresques. Je dus aller consoler Rachid qui pleurait parce que sa

mère l'avait abandonné. Je lui donnai la main. Il se rendormit peu à peu. Je le

contemplais dans son sommeil paisible. Jedla ! Jedla !

Des jours suivants, je me rappelle les yeux inquisiteurs et mauvais de Leila,

et le désarroi plaintif de Myriem parce que sa délivrance prochaine s'annonçait au

milieu de cette catastrophe. Mon beau-frère s'était chargé de prévenir Ali. Quand

il nous apprit, un matin, qu'Ali était arrivé, j'ai soudain fixé cet homme; je venais

de lire en lui un accent qui ressemblait à du respect, à de la pudeur. J'eus honte.

Puis Leila entra dans ma chambre, que je ne quittais pas, pour. m'annoncer qu'Ali voulait me parler. Je me sentis lâche. Je me tournai vers elle; elle me sembla grande, forte, avec une certaine noblesse. J'aurais voulu me réfugier dans les plis réconfortants de sa robe et me cacher; j'eus un regard suppliant vers elle.

« Non, je n'irai pas ! C'est moi — avais-je envie de crier —, c'est moi qui ai tué Jedla ! J'ai entretenu son feu, son ardeur. Simplement pour m'occuper, pour m'amuser, pour ne pas rester sans hommes ! » Je regardai le visage de Leila qui n'aurait plus de tendresse pour moi. Qu'elle me prenne, qu'elle me console, qu'elle éteigne en moi cette déroute ! Elle restait là silencieuse, légèrement méprisante. Je ne pourrai jamais me répandre en confidences veules; je ne pourrai jamais me délivrer.

*

J'avais cru aller vers un juge. Je me trompais. Ce fut vers un homme effondré, atterré, vers une loque.

Je compris enfin comment on pouvait vivre: en frottant ainsi nos misères les unes contre les autres, pitoyablement. Car il ne m'avait pas appelée pour m'interroger mais pour parler. Il voulait parler, lui aussi. C'est en l'écoutant que j'ai découvert la vraie honte, celle que donne le spectacle de la misère des autres.

Mais peu à peu, au fur et à mesure que sa voix brisée reprenait les pauvres mots et les confidences, il n'y eut plus en moi qu'une attention aiguë. Je venais d'entrevoir la petite lumière du salut.

Oui, disait-il, il était responsable de tout. Je compris enfin. Comment avais-je pu oublier leur dispute que j'avais surprise ? Ainsi Ali, avant son mariage, avait eu un enfant d'une maîtresse, à Paris; c'était une petite actrice, que Jedla avait aussitôt imaginée belle. L'enfant avait été d'abord mis en, nourrice, puis abandonné par la mère, qui refaisait sa vie en se mariant en province... Elle avait seulement pris le soin d'en informer Ali, par lettre.

Jedla, jeune mariée, avait été affectée par ces nouvelles. Après une fausse couche, elle n'avait pensé qu'à cet enfant.

C'était elle qui avait proposé à Ali de le reconnaître - par fierté, ou par besoin de se faire mal, de s'écorcher. Ali avait accepté; mais Jedla, tout en

s'obstinant dans son sacrifice, avait trouvé le moyen d'alimenter sa jalousie. Ali

était parti pour cette affaire, en même temps que pour son journal.

— Je n'aurais pas dû accepter, et partir en la laissant en pleine

surexcitation. Elle savait que j'étais obligé de voir la mère de l'enfant. Alors que

tout s'arrangeait, alors qu'elle aurait dû reprendre espoir avec son propre enfant,

elle a cru que ce bonheur arrivait trop tard, au moment où j'étais parti chercher le

petit de l'autre.

Il s'arrêtait entre les phrases; sa voix hoquetait par moments, s'interrompait,

et semblait se perdre quelquefois, engloutie dans sa détresse.

Je l'ai regardé, ne pensant qu'à moi. Il me faudrait du temps pour reprendre

ce passé, essayer de le remodeler... J'aurais beau me répéter : « Ce n'est pas

moi ! Ce n'est pas moi ! Je suis innocente ! », je n'arriverais plus jamais à me

retrouver insouciante.

Il y avait cet homme qui se prenait pour un coupable. Devant lui, il y avait

mon désarroi et mon cœur auquel restait collé un passé différent, honteux. Qui,

de nous deux, avait raison dans son *mea culpa* ? Dans le doute, tout devenait

sans signification, indifférent. Jedla était morte. Sa mort n'appartenait à personne,

sinon à elle-même, à elle seule.

CHAPITRE XV

Je quittai Ali pour toujours. Jedla était morte; il me fallait oublier. Pour une

fois, je sentis que l'oubli ne me serait pas facile.

Hassein m'attendait à la maison; quand je le vis de loin, je n'en éprouvai

aucune joie. Mon cœur n'était plus qu'un terrain vague où piaffaient la honte, le

malaise.

Du moins, j'avais une chance de revenir aux situations nettes, à la pureté du

désespoir. Devant Hassein, devant son regard méchant et ses lèvres ironiques,

j'allais certainement avouer, pleurer — surtout, m'alléger. Et lui, aurait la

satisfaction d'avoir eu raison, une fois de plus.

Mais je compris vite que je resterais vouée à la confusion. Quand il parla, je

sus ce que serait ma vie. Sa voix n'était ni âpre, ni agressive. Il dit tout bas :

— Je n'ai eu, ta lettre que ce matin, lorsque je suis rentré chez moi. Je suis

venu immédiatement. Nadia, je te demande de...

Je le fixai; je vis avec effarement ses yeux inquiets. Je ricanai un moment,

intérieurement : il venait mendier son bonheur trop tard. Oui, il était vraiment trop

tard ! Je dis vite : « Sortons ! »

Sur la route déserte, nous avons marché longtemps; nos pas s'accordaient et résonnaient dans le silence. Nos deux ombres couraient derrière nous, dans le soleil encore flambant. Elles formaient déjà un couple.

Il attendait. Il espérait. Il me priait dans son mutisme. Il ne s'agissait plus pour moi que de bonheur. Le « destin » de cet homme — pour s'exprimer comme à la fin des histoires — était entre mes mains. Et moi, sous mon calme, je cachais mes efforts piteux pour m'accrocher à un visage de femme morte, pour me débarrasser d'un passé trop obscur. Je m'empêtrais dans les mots de responsabilités, de remords, de conscience. Ce n'étaient que des mots. J'avais tout à l'heure espéré l'intransigeance, les sarcasmes de Hassein, pour m'y retrouver et voir clair en moi. Mais maintenant il sollicitait.

Quand il me demanda, un moment après, d'être sa femme, je regardai longtemps le soleil qui s'enfonçait à l'horizon. J'étais assise près de Hassein, sur le sable. Je pris sa main avec douceur, j'eus un sourire triste. Je dis oui. Il me demanda si je l'aimais; je dis oui, une deuxième fois. A sa prière, je répétai,

toujours avec douceur : « Je t'aime. » Puis je fus dans ses bras. Quand je fermai

les yeux pour recevoir son baiser, je sentis remuer en moi tout l'été, comme une

pierre lourde.

J'ai répété mot difficile, pesant, simple : « Oui. » C'était donc cela l'amour :

le fond d'un cœur opaque que l'on traîne derrière soi, dans un sourire, pour

donner le bonheur...

J'étais enfin une femme.

*

Je quittai M*** quelques jours après, fiancée. Je ne revis plus Ali; je n'ai

entendu parler de lui que bien plus tard. Il était retourné en France et menait une

vie errante. Il s'était, paraît-il, adonné à la boisson. On disait maintenant de lui : «

C'est un rêveur. »

Après cette première année de mariage, un mariage qu'autour de moi on

s'accorde à trouver heureux, je regarde Hassein, souvent, avec curiosité. Est-ce

bien l'homme qui me faisait peur par moments, qui me révoltait, qui m'intimidait

quelquefois ? Je pose maintenant ma main sur son épaule, car sa présence me

rassure toujours. J'aime caresser ses cheveux drus, son front étroit; je cherche à

lui rendre la vie douce et ses rires du matin éclairent mes jour-nées. Je n'ai plus

alors au cœur que cet attendrissement un peu triste que l'on ressent devant un

enfant, devant un aveugle.

Je pense aussi au bonheur; je l'avais rêvé comme un épanouissement,

comme une lente harmonie. Mais aujourd'hui, je n'ai plus que le calme du plaisir,

la présence de Hassein, et la vie qui s'écoule, rapide, goutte à goutte. Certes, il

n'y a plus pour moi le tourbillon de cet été enivrant de mes vingt ans; dans le

silence de mon cœur, il n'y a même plus la honte. Je crois avoir oublié le passé.

De temps en temps, pourtant, le nom de Jedla remonte en moi, élargi comme un

nénuphar. Je me sur-prends souvent à le prononcer du bout des lèvres. Mais il

n'est plus amer, simplement étrange, perdu.

*

Oui, j'avais cru pouvoir vaincre le passé; il s'était simplement déposé au

fond de moi, en une nappe d'eau souterraine. Pourquoi, ce soir, ce brusque

remous, ce réveil ? Hassein est bien là, pourtant. Il dort, le long de mon flanc, paisible et confiant comme tous les hommes après l'amour. Et j'écoute dans le silence sa respiration lente scander le vide de mon âme. Maintenant, au fond de ce lit conjugal, j'ai peur. Pourquoi, soudain, ces fantômes qui m'assiègent ? Je croyais être entrée enfin dans le troupeau de toutes les femmes souillées, épa-nouies, ouvertes. Je croyais avoir appris la vertu, c'est-à-dire la sécurité. C'était si facile d'accueillir joyeusement Hassein tous les soirs, de jouer les rôles qui le séduisaient, ceux de la coquetterie ingénue, de la jalousie têtue ou de la gravité émouvante; tout à l'heure encore, je me suis perdue avec la même ivresse muette dans ses caresses... Et voici que maintenant, tandis qu'il dort, je reste dans le noir, les yeux ouverts, seule.

Le corps d'homme bougea à mes côtés. Ses jambes cherchèrent mes jambes, sa main hésita sur l'oreiller pour retrouver mes épaules, mes cheveux. Un peu trop vivement, je me suis rejetée sur le côté du lit. Hassein se réveilla à moitié pour grommeler :

—

Qu'est-ce que tu as ?

—

Rien.

J'avais dit exprès le mot qui le forcerait à s'occuper de moi. Sa voix

ensommeillée qui ne demandait qu'à être rassurée m'avait déplu. Je me sentais

fatiguée, avec, dans le cœur, une douleur tremblante, dont je ne savais que faire.

Le passé rôdait encore, si proche...

J'avais envie de pleurer, de crier ma trahison de cette année de pauvre

bonheur. Oui, réveiller Hassein et, dans la nouvelle lumière, lui conter une

lointaine, une proche histoire d'un été au bord de la mer, d'une étrangère qui

s'était servie de moi pour plonger dans la mort, pour fuir... J'ai répété pour la

dernière fois le nom de Jedla. Et j'ai compris enfin.

Ce trouble qui se glisse en moi comme une eau croupie, j'allais tout à

l'heure le baptiser du nom facile de remords. Il était plus précis, plus terrible. Rien,

avais-je dit à Hassein. Mais oui, ce n'était rien que le nom retrouvé de Jedla, rien

que le nom tout pareil de fuite.

Hassein alluma brusquement.

Eblouie, je fermai les paupières, mais j'avais eu le temps de voir ses cheveux en désordre, son visage aux traits un peu bouffis, engraissés de sommeil. J'éteignis brutalement. Il me restait la lueur inquiète de son regard; elle me suffisait. Il me questionnait, impatient; et ce début de violence m'était agréable.

La tentation, le passé sortaient de moi peu à peu. Je me sentais toujours lasse, mais douce. Etalée dans le présent, au creux de ce lit immense.

— Qu'est-ce que tu as donc ? répétait Hassein, sur la pente de la colère.

J'eus un petit rire bref, que je ne me connaissais pas.

— Rien ! fis-je pour le calmer. Rien, seulement un peu d'insomnie.

Etait-ce la pitié, où l'amour, ou la lâcheté qui me faisait mentir ? Peu importait. L'essentiel était de me persuader moi-même — de me répéter encore longtemps que cette soif étrange, léguée par un visage mort, n'était qu'une brume sans nom, dans mon cœur incertain. Surtout, il me faudrait veiller à ne plus troubler ainsi le sommeil des hommes, en remuant des états d'âme.

Une dernière fois, j'ai senti une peur s'approcher, sournoise. J'ai dit à Hassein tout bas, suppliante :

— Donne-moi ta main !

Il comprit seulement que j'avais besoin de la chaleur de son corps pour m'enfoncer dans la nuit, dans la vie.

FIN

ACHEVE D’IMPRIMER

LE JANVIER 1957

SUR LES PRESSES DE

L’IMPRIMERIE. MODERNE A MONTROUGE (SEINE)

POUR RENE- JULLIARD

ÈDITEUR PARIS

Dépôt légal : 1er trimestre 1957.

N° d'édition: 1151- N d’impression : 3762.

W.O

La soif dont souffre Nadia, jeune musulmane de la bourgeoisie d'Alger, est

de celles que sans doute on n'apaise jamais, soif d'un « ailleurs », soif de pureté.

Deux êtres, pour elle, symbolisent le bonheur : son amie d'enfance Jedla et

Ali, le mari de Jedla ; Nadia devient l'amie dévouée du couple, amitié très vite

trouble : non sans cynisme en effet elle entreprend la conquête du séduisant Ali,

et, à sa stupeur, trouve une parfaite alliée en Jedla elle-même... Jedla, inapte au

bonheur, qui n'a de cesse qu'elle ne l'ait détruit et qui meurt peu après. Nadja se

mariera à son tour, mais le sentiment de jalousie qu'elle a éprouvé pour « l'autre »

ne cessera plus de la hanter.

Dans une atmosphère à la fois tendre et pure, où la franchise n'est que le

revers de la tendresse, ce roman qui n'a rien d'autobiographique, bien que l'auteur

appartienne au monde qu'elle dépeint, nous offre l'image d'une certaine jeunesse

d'aujourd'hui, celle qui sait déjà de quel prix on paye la soif d'être heureux.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Pierre Cautrat Paris, porte à porte

André Chambon La bête noire

Henny Dory

Dieu n'aime pas ies borgnes

Violette Jean L'insaisissable

Armand Lanoux Le commandant Watrin

(Prix Interallié 1956)

Laurent La Praye La trompette des anges

Françoise Mallet-Joris Cordelia Les mensonges

Pamela Moore Chocolates for breakfast

Bernard Osmont

Les Darge

Michèle Perrein La sensitive

André Perrin

Le père

(Prix Th.-Renaudol 1956)

Jean-François Revel Histoire de Flore

Françoise Sagan

Bonjour tristesse Un certain sourire

André Tabet

Sentinelle et Jasmin

IMPRIME EN FRANCE

Imp. Blondin, Paris

420FRS + T.I